

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

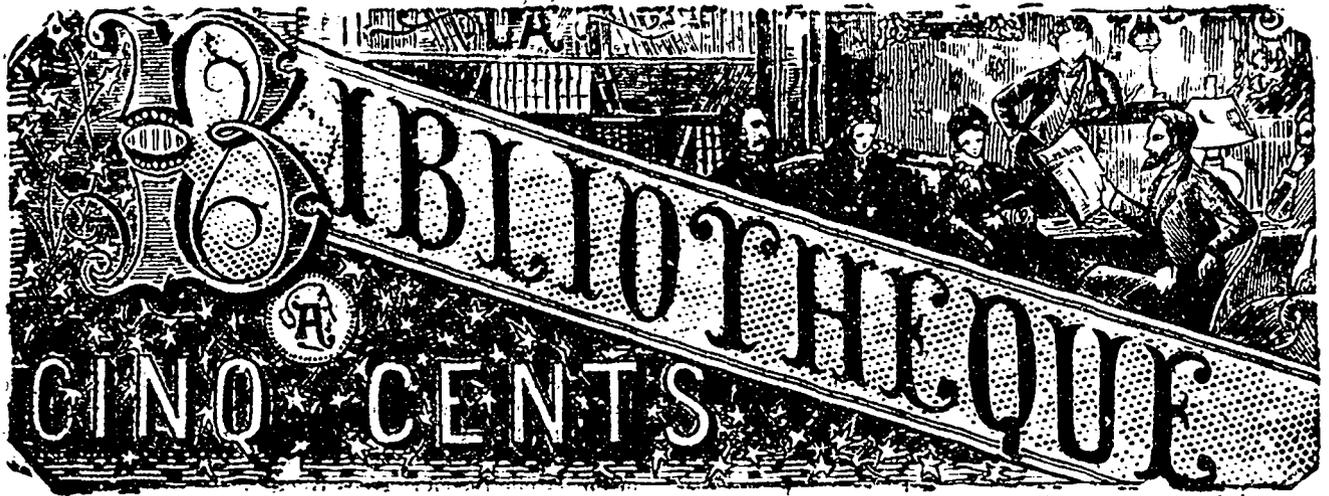
- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc.. have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

108327



Publiée par Robier, Besette & Co., 60, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ Par An }  
\$2.50

MONTREAL, 4 AVRIL 1889

{ Un Numéro }  
5 CENTS

No. 26

# LE MYSTÈRE DÉVOILÉ

TROISIÈME SÉRIE DE "LA FEMME MYSTÉRIEUSE"



En vous bénissant, ma mère, je vois que je dois maudire mon père.

## LE MYSTÈRE DEVOILÉ

TROISIÈME SÉRIE DE "LA FEMME MYSTÉRIEUSE."

## I

## LE MOTET DE MOZART

Quand le colonel et Maurice rentrèrent dans le salon, l'un et l'autre paraissaient tout penauds et avaient la tête baissée.

— Qu'est-ce donc ? Que se passe-t-il ? s'écria la marquise.

— Il se passe, bonne maman, dit Maurice, que Gaston ne vient pas.

Robert ne put se défendre d'une sensation ineffable de soulagement.

— Ah ! mon Dieu ! fit Claire toute troublée, serait-il malade ?

— Il est blessé

— Blessé ! balbutia la jeune fille, qui pâlit légèrement et se laissa tomber sur une chaise.

— Oh ! rassurez-vous, mademoiselle ma nièce, reprit M. de Montmagny, il s'agit d'une simple chute de cheval.

— Mais c'est très dangereux les chutes de cheval, grommela la douairière en repoussant du pied son métier à tapisserie.

Quelqu'efois, en effet, dit le colonel avec une mauvaise humeur très manifeste ; mais il paraît que Gaston en sera quitte pour une entorse.

— Une entorse ? répéta la douairière en haussant les épaules, que ne le disiez-vous tout de suite ? Vous nous avez fait une peur, à moi et à cette pauvre Claire ! Voyez comme elle est pâlotte cette chère enfant ! Une entorse ! Tu entends ? Allons, il faut que M. Gaston se guérisse au plus vite.

— En effet, ajouta Maurice en riant, car il ne faut pas que les hobereaux de Touraine et de Poitou qui sont restés fidèles au culte de la mythologie puissent dire que l'on célèbre au château de la Roche-d'Eon les noces de Vénus et de Vulcain.

— Méchant frère ! s'écria Claire avec une adorable petite moue, veux-tu bien te taire ?

— Pourquoi donc, mademoiselle ? interrompit le colonel en se mordant la moustache de dépit, votre frère à raison, et mon neveu est dans son tort, oui, morbleu ! dans son tort. En pareil cas, il faut se casser un membre, voire même la tête, ou l'on n'est qu'un sot.

Le reste de la journée se passa, au château de la Roche-d'Eon, de la façon la plus maussade. Il n'y a pas de milieu à la campagne, et particulièrement dans ce qu'on appelle la vie de château entre le plaisir et l'ennui. Pour comble de disgrâces, le temps s'était mis à la pluie, et la pluie, en villégiature, est la chose la plus insupportable qui soit au monde surtout à la fin de septembre.

À la rigueur, les femmes ont toujours eu pareil cas, comme la vieille marquise de la Roche-d'Eon, la ressource de quelque ouvrage de tapisserie ; mais que peuvent faire les hommes, sinon jouer au tric-trac, au billard, au whist, quand ils ont la chance de rencontrer des partenaires ? et à la longue, cela devient d'une insupportable monotonie.

— Quel dommage que Gaston ne soit pas là ! disait Claire en soupirant, quand le soir fut venu, nous pourrions organiser une petite sauterie ; Gaston valse si bien !

— Quand il n'a pas d'entorse, je suppose, fit amèrement la douairière.

— Mais le colonel est un valseur aussi, reprit Maurice ; mais moi-même, petite sœur, me declares-tu d'être indigne ? Nous sommes tous valseurs ici, que diable !

— Excepté M. Robert, repartit la douairière de sa voix toujours agréablement vibrante. M. Robert ne danse pas.

— Ah bah ! fit le colonel en plantant son lorgnon dans son arcade sourcillière et en attachant sur le jeune officier un regard moitié à l'aise, moitié stupéfait,

LA-dessus il se mit à rire de ce petit rire sec et saccadé que les Moncades de l'ancien régime affectaient volontiers quand il leur prenait fantaisie de persifler un marchand ou un bourgeois ; puis il ajouta :

— Mesdames, je vous demande pardon pour le régiment que j'ai l'honneur de commander, et je vous supplie en grâce de ne pas juger mon corps d'officiers sur cet échantillon.

La duchesse avait rougi, et un léger frémissement de ses lèvres avait trahi l'émotion qu'elle éprouvait. Ce n'était pas, à beaucoup près, la première épigramme, on s'en souvient sans doute, dirigée, soit par la marquise, soit par M. de Montmagny, contre Robert.

Bien que les hostilités eussent été suspendues par le fait de la trêve que l'on sait, il y avait là sans doute sous l'influence d'une mauvaise humeur devenue endémique, une sorte de retour offensif, bien propre à blesser le cœur d'une mère. Cette fois, madame de Sauves ne fut pas maîtresse d'elle-même, et elle répondit avec vivacité :

— Je ne savais pas que les officiers de hussards fussent tenus d'être des émules de Vestri. Allons ! il me semble, colonel, que vous n'êtes pas indulgent pour monsieur, et ce n'est pas généreux de votre part, car monsieur ne songe même pas à se défendre.

Mais elle n'eut pas plutôt lancé cette réponse, que, en voyant tous les yeux et particulièrement ceux de son mari se fixer sur les siens avec une expression de surprise assez marquée, elle comprit la faute qu'elle avait commise. Aussi bien le colonel, d'abord un peu interdit de l'apostrophe, s'était remis bien vite, et s'inclinant devant son interlocutrice avec une exagération de respect :

— Ah ! madame, s'écria-t-il, du moment où M. Robert a la chance et l'honneur insigne d'être défendu par vous, je mets bas les armes. Permettez-moi d'ajouter seulement que j'envie son sort.

— Il me semble, ma chère Hélène, reprit le duc avec une intention marquée, que monsieur Robert nous a déjà prouvé qu'il n'avait pas besoin d'avocat.

— Que voulez-vous, mon ami ? répondit madame de Sauves en affectant un sourire, n'est-ce pas un instinct en même temps qu'une mission qui nous porte, nous autres femmes, à panser toutes les blessures ?

— C'est donc à moi, fit Robert, à présenter mes actions de grâces à madame la duchesse ; mais, ajouta-t-il en regardant fixement le colonel, je vous assure, madame, que je ne me sens nullement blessé.

Pendant cet échange de flèches plus ou moins barbelées, l'irritation de la marquise se trahissait par un redoublement de toux nerveuse et par les secousses qu'elle imprimait à son métier à tapisserie.

Maurice, sentant bien qu'il y avait de l'orage dans l'air, s'empressa de s'interposer, et, pour faire diversion :

— Mesdames, dit-il avec sa gaieté habituelle, si vous m'en croyez, nous ajournerons à des temps meilleurs le culte de la muse de Terpsichore et du dieu Vestri. Cela donnera le temps à Gaston de guérir son entorse et d'arriver pour faire sa paix avec sa fiancée en valsant avec elle. Faisons de la musique ! la musique est un calmant.

— C'est cela, reprit Claire, faisons de la musique, c'est ce qui convient le mieux à tout le monde. N'est-ce pas, chère bonne maman ?

— L'approuve cette idée, fit la douairière, cédant une fois par hasard à une proposition de conciliation. D'ailleurs, j'espère que madame la duchesse de Sauves daignera nous faire entendre un de ces airs qu'elle chantait si bien au temps jadis, et dont le château de la Roche-d'Eon a gardé si bonne souvenance.

— Jadis, malheureusement, ne ressemble guère à aujourd'hui, madame, répondit la duchesse. Pourtant je suis toute à votre disposition, si mademoiselle Claire veut bien m'accompagner sur son piano. Le voulez-vous, mon enfant ?

— Je ferai de mon mieux, madame, dit la jeune fille, et,

comme il faut que tout le monde paye de sa personne, c'est M. Robert qui viendra nous tourner les pages. Oh ! ne craignez rien, monsieur ! ce ne sera pas bien difficile. Vous n'aurez qu'à me regarder. Je vous ferai signe toutes les fois qu'il vous faudra remplir votre office.

Puis, l'appelant auprès du piano, où elle était déjà assise, pendant que la duchesse feuilletait à l'écart quelques cahiers de musique.

— Savez-vous, monsieur, lui dit-elle à voix basse, que je vais devenir très-jalouse ?

A la façon dont ces derniers mots furent accentués, un autre Robert aurait pensé peut-être qu'il est bien doux parfois d'excoiter la jalousie d'une jeune et jolie fille ; mais lui se contenta de murmurer un timide :

— Pourquoi donc, mademoiselle ?

— Pourquoi... pourquoi ? reprit mademoiselle de Chalandray toujours tout bas ; allons, me croyez-vous donc aveugle et sourde ! Au lieu d'une amie ici, voilà maintenant que vous en avez deux.

Pendant que ces paroles s'échangeaient en sourdine derrière le piano, le duc de Sauves, élevant la voix, s'écriait :

— Ma chère Hélène, puisque nos hôtes demandent à vous entendre, me sera-t-il permis d'indiquer un morceau que je serais aise de vous voir dire devant eux ? C'est cet air de Mozart que vous chantiez le jour où je vous vis pour la première fois au couvent des Ursulines, à Paris, dans une circonstance doublement solennelle pour moi, puisque c'était en même temps la prise du voile de ma sœur.

— Oh ! oui, ma toute belle, fit la douairière, il faut nous chanter cet air-là, car moi aussi j'assistais à cette sainte cérémonie, et je m'en souviens comme si c'était d'hier.

— Diable ! grommela le colonel à l'oreille de Maurice, les Ursulines ! un motet ! moi, j'aimerais mieux autre chose.

— Je ne demande pas mieux, madame, que de vous complaire ainsi qu'à M. de Sauves, reprit la duchesse ; mais ce motet est à deux voix, et à moins que votre gentille Claire...

— N'achevez pas, madame ! interrompit la jeune fille, car vous allez me faire gronder par bonne maman pour n'avoir jamais tiré le moindre profit des leçons de chant qui m'ont données au couvent. Vous avez là sous la main, madame, d'autres morceaux pour nous dédommager.

— C'est grand dommage, fit aigrement la marquise. J'ai toujours préféré, moi, la musique sacrée à la musique profane.

— Madame la duchesse, dit Robert en rougissant, me permettez-vous de jeter les yeux sur ce morceau ?

— Très-volontiers, monsieur. Est-ce que vous connaissez la musique ?

— Un peu... oh ! très-peu !

— La musique ! reprit le colonel avec son petit rire sec et impertinent. Monsieur veut dire le plain-chant ou le lutrin. Monsieur a été élevé au séminaire.

— Ah ! s'écria la douairière avec surprise et son abaissant sur le jeune officier un regard singulièrement radouci, je l'ignorais. C'est une excellente éducation que celle qu'on reçoit au séminaire, entendez-vous, colonel ! Et il serait à désirer que tous les officiers commençassent par là.

— Il ne manquerait plus que cela ! murmura le colonel.

Pendant ce temps-là, Robert avait parcouru rapidement les premières portées du motet, et se tournant vers la duchesse :

— Moi aussi, balbutia-t-il, j'ai chanté ce morceau jadis à la chapelle du séminaire de Montmorillon.

— Tiens ! tiens ! murmura le colonel en riant sous sa moustache, est-ce qu'il aurait été aussi enfant de chœur ? Il est complet, ma parole d'honneur ! il est complet.

— Naturellement, continua Robert, depuis que je suis au régiment j'ai renoncé au chant. Cependant, pour peu qu'on y tienne, j'en pourrais essayer de faire la seconde partie.

— Mais, certainement, monsieur, fit la marquise, on y tient et beaucoup.

— Hum ! hum ! reprit le colonel et poussant Maurice du côté, mon pauvre Chalandray, puisque vous avez fait de M.

Robert votre ami, tendez lui donc la perche et empêchez-le de se noyer, pendant qu'il en est temps.

Ironique ou charitable, cette insinuation du colonel venait hors de propos ; car déjà madame de Sauves et Robert s'étaient rapprochés du piano et fredonnaient à mi-voix chacun leur partie, pendant que mademoiselle de Chalandray essayait en sourdine l'accompagnement.

Cette préparation ne dura guère plus d'une demi-minute ; puis, après un prélude plein d'éclat et de puissance et où, sous les doigts habiles de l'accompagnatrice, le piano empruntait quelque chose des imposantes sonorités de l'orgue, madame de Sauves fit entendre les premières notes du motet, composé sur des paroles italiennes.

La voix de soprano, pleine de fraîcheur et de limpidité, résonnait comme une flûte du plus pur crystal ; et quand Robert, à son tour, vint y mêler les accents d'une voix à coup sûr moins exercée, bien que réellement agréable, il eut presque honte de son audace, et ce ne fut qu'en tremblant qu'il lança ses premières notes.

Il se reprochait cette audace comme une profanation, mais bientôt, sur un regard d'encouragement qu'il reçut de la duchesse, il commença à s'enhardir, et déploya une profondeur de sentiment en même temps qu'une suavité de timbre tout à fait pénétrante. On eût dit alors que, du fond d'un bois voisin, les sons mystérieux et si doux du cor répondaient à l'évocation de la flûte magique.

L'assistance était littéralement sous le charme, et le fait est qu'il eût été bien difficile d'interpréter avec plus d'éloquence les élan religieux, la sensibilité touchante que s'est plu à épancher dans ce motet le maître divin qu'on a nommé à si juste titre le Raphaël de la musique.

— Bravo ! brava ! bravi ! s'écria Maurice, dès que le morceau fut terminé. Comme la voix de madame de Sauves se marie bien avec celle de mon ami Robert ! C'est prodigieux, n'est-ce pas, monsieur le duc ?

— En effet, répondit M. de Sauves, et monsieur a droit à tous nos compliments, comme à tous nos remerciements.

— Peste ! mon cher, ajouta Maurice, voilà un talent qu'on ne vous soupçonnait pas.

Quant à la douairière, elle se leva tout d'une pièce du fond de sa bergère, et, tendant ses deux mains à la cantatrice, pendant que, chose stupéfiante ! elle daignait adresser au chanteur un sourire d'encouragement, elle leur demanda de recommencer.

Madame de Sauves s'était contentée d'échanger de nouveau un simple regard avec Robert, toutefois elle ne put se dispenser de lui adresser quelques mots de félicitation ; puis voulant reporter une part des suffrages qu'elle recueillit sur son accompagnatrice, elle la baissa au front. Ce baiser s'adressait-il bien exclusivement à mademoiselle de Chalandray ?

Seul, le colonel était devenu instantanément songeur, et il n'avait plus la moindre envie de rire, car, ainsi qu'on a pu le remarquer, les traits de la duchesse avaient fait sur lui une vive impression et il voyait tout à coup surgir dans la personne de ce petit lieutenant si détesté, mais en même temps si désigné jusqu'alors, un rival, avec lequel il comprenait qu'il y avait à compter.

C'est pourquoi il faisait une assez laide grimace, et, braquant son lorgnon au plus profond de l'arcade sourcilière, il promenait alternativement son œil bleu, devenu fauve, sur la duchesse et sur Robert, avec une expression de curiosité qui n'était pas exempte d'inquiétude.

## II

## LA FÊTE DE LA GRAND-MAMAN

L'histoire rapporte que Luynes, le grand connétable, gagna la faveur de Louis XIII par sa science en faconnerie, et que Lauzun ne devint si cher à Louis XIV qu'à raison de l'art mûr qu'il exécutait les passe-pieds.

Est-ce à dire pour cela que le lieutenant Robert fût déjà en voile de conquérir toutes les sympathies qui lui avaient fait défaut jusqu'alors au château de la Roche-d'Eon, parce qu'il avait su à propos chanter sa partie dans un motet de Mozart? On pourrait le penser de primo-abord; mais malheureusement pour lui, il ne devait pas en être ainsi, et ce fut tout le contraire qui se passa.

Sans doute, à partir de ce moment la douairière se montra moins revêche, mais le colonel, en revanche, fut encore plus hargneux. Frivolo comme l'était M. de Montmagny, peu lui importait que Robert fût brave, instruit, intelligent; mais un jeune homme qui possédait un talent d'agrément et qui se trouvait en mesure de chanter des duos avec la duchesse de Sauves devenait essentiellement dangereux, et il convenait d'avoir l'œil incessamment ouvert sur lui.

Il y a quelque sujet de penser que le duc de Sauves lui-même, déjà mis en éveil par de premiers indices, partageait bien un peu cette manière de voir.

Enfin, chose assez étrange, mademoiselle de Chalandray, qui de prime abord avait témoigné à Robert tant de sympathie, devint froide et réservée. Celui-ci commença par s'en affliger un peu; puis il en vint à penser, avec tout le monde au château, qu'il fallait attribuer cette métamorphose à l'absence prolongée du jeune vicomte Gaston de Montmagny, et il fut pris pour Claire de la plus tendre compassion. Cette compassion aurait été plus vive encore sans doute s'il avait connu un incident qu'il importe de ne pas laisser ignorer au lecteur.

Un matin, comme on venait, suivant l'usage, de déposer les journaux dans le salon, sur une table, Claire en ouvrit un machinalement et ses regards tombèrent sur une chronique du *sport* qui, bien qu'alors moins en honneur qu'aujourd'hui, commençait déjà à attirer vivement l'attention des classes élégantes de la société et en particulier des jeunes riches oisifs.

Appelée à devenir si prochainement la femme d'un de ces derniers, d'un gentilhomme classé parmi les *sportsmen* émérites, mademoiselle de Chalandray se mit à parcourir cette chronique, souriant déjà d'une façon un peu distraite des termes techniques dont elle était émaillée, et se promettant bien *in petto* d'en demander l'explication à son futur mari à la première occasion.

Tout à coup elle rougit et pâlit presque en même temps, et deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux et se répandirent jusque sur le journal.

Voici ce qu'elle venait de lire sous cette rubrique : COURSES D'AUTOMNE À ANGERS :

"Jamais les courses n'ont encore été plus brillantes ni plus suivies que cette année à Angers. Il semblait que tous les sportsmen de France et même un grand nombre venus d'outre-Manche s'y fussent donné rendez-vous. C'est M. le vicomte Gaston de Montmagny, montant en personne son magnifique cheval *Rob-Roy*, qui a gagné le prix des *gentlemen riders* dans le grand *steeple chase*. Avec une courtoisie sans égale, le fortuné vainqueur s'est empressé de déclarer qu'il était tout prêt à accorder une revanche à ses rivaux, et nous sommes heureux d'apprendre à nos lecteurs qu'un *match* se prépare en conséquence pour un jour très-prochain sur l'hippodrome d'Angers. Dès que ce jour sera fixé, nous nous empresserons de le leur faire connaître."

Un moment, Claire mordue au cœur par le plus cruel des soupçons, voulut douter de son malheur, et avec une avidité fiévreuse à travers ses larmes, elle chercha la date du journal, celle même de cette course spéciale dont elle venait de lire le récit; mais il n'y avait pas à s'y tromper, le journal était daté de la veille, et la course dont on parlait avait eu lieu l'avant-veille, ou tout au plus deux jours auparavant.

Ainsi cette chute de Gaston, cette entorse qui en avait été la suite et qui l'empêchait de se rendre auprès de sa fiancée, tout cela n'était qu'un leurre, un misérable subterfuge! Ah! femme ou fille, quelle est la personne qui, comme mademoiselle de Chalandray, n'aurait pas pleuré à chaudes larmes en découvrant une pareille trahison!

Au milieu de l'orage qui venait de bouleverser l'âme de la malheureuse enfant, elle entendit un bruit de pas et de voix à peu de distance dans le jardin. On se rapprochait du château; on allait se rendre au salon, sans doute. Que faire? que devenir? Elle n'avait plus même le temps de s'enfuir dans sa chambre pour y aller cacher sa honte et sa douleur; car dans ce cas elle s'exposait à rencontrer infailliblement les personnes mêmes qu'elle avait le plus à cœur d'éviter et qui allaient lui demander compte de son trouble et de ses larmes.

Dans cette perplexité, mademoiselle de Chalandray jugea qu'il n'y avait qu'un parti à prendre. Essayant vivement ses yeux et enfouissant précipitamment le journal dans une de ses poches, elle courut au piano. Là, elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le tabouret, et se mit à promener convulsivement ses doigts sur les touches d'ivoire, en mêlant ensemble deux ou trois thèmes complètement disparates. Sur ces entrefaites, les portes du salon venaient de livrer passage à tous les hôtes du château, qui entrèrent en poursuivant la causerie commencée à l'extérieur.

—Ah! parbleu! s'écria M. de Montmagny en s'interrompant, je vous trouve à propos, ma chère nièce, —car enfin, je vais être votre oncle. —Voici une lettre que je viens de recevoir de mon neveu. Il va mieux; pourtant son entorse n'est pas encore guérie, mais elle est en bonne voie pour cela.

—Ah! murmura mademoiselle de Chalandray d'une façon presque machinale, il va mieux?... J'en suis bien heureuse.

—C'est singulier, reprit le colonel en se penchant à l'oreille de Maurice; qu'a donc votre sœur ce matin, mon cher Chalandray? regardez-la!

—N'y faites pas attention, mon colonel, repartit Maurice à voix basse; léger accès de dépit amoureux; cela se passera.

—A la bonne heure!

—Bref, ma chère petite nièce, ajouta M. de Montmagny, Gaston me charge de vous annoncer qu'il sera ici la semaine prochaine tout prêt à tomber à vos genoux et à recevoir votre main dans la sienne, devant monsieur le maire et devant monsieur le curé. Son seul chagrin, —et il me demande expressément de vous le témoigner, —c'est de ne pouvoir, comme il l'avait espéré, être ici pour la fête de votre chère bonne maman.

—Je comprends, balbutia Claire qui, comme l'enfant de Sparte, essaya de grimacer un sourire, pendant que son cœur, à défaut de son flanc, saignait sous une horrible étreinte, oui, je comprends tout cela.

—Mais alors, dit la duchesse, voilà tous nos projets renversés. Plus de divertissement, plus de proverbe.

—Ah bah! reprit Maurice, faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas. Est-ce qu'on ne peut remplacer Gaston?

—Par qui? fit le colonel; serait-ce par M. Robert?

—Pourquoi pas? repartit Maurice.

—Ah! je ne demande pas mieux, ce sera drôle, mais très-drôle.

—Mon colonel, répondit Robert avec un léger frémissement dans la voix, je ne sais si je suis vraiment en état de remplacer, en pareille circonstance, monsieur votre neveu, mais du moment où cela paraît devoir vous amuser si fort, je n'ai garde d'y manquer.

—Lui aussi! grommela le colonel en ricanant, on dirait qu'il veut se fâcher. Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ce matin? L'entrée toujours un peu solennelle de la marquise de la Roche-d'Eon vint mettre un terme à une conversation qui, de plus d'un côté, menaçait de tourner à l'aigre.

Quand, après le déjeuner, la marquise se retira pour aller, suivant son usage, faire sa méridienne, on s'empressa de mettre son absence à profit, pour s'occuper des préparatifs de la surprise qu'on lui ménageait à l'occasion de sa fête.

Le principal élément de cette surprise était, on s'en souvient sans doute, un petit proverbe dramatique à quatre personnages, dans le genre de ceux qui ont fait si longtemps, au siècle dernier, les délices de nos bisaïeux et bisaïeules, en même temps que la gloire de Carmentelle. Ce proverbe plus

ou moins approprié à la circonstance, se passait entre quatre personnages, savoir : le père Alban, vieux garde-chasse; sa fille Rose, Oclas, jeune paysan amoureux de Rose, et une villageoise coquette du nom de Lise.

Le père Alban, le vieux garde-chasse, c'était Maurice; mademoiselle de Chalandray ne pouvait manquer d'être charmante sous le costume d'une accordée de village, comme il s'en voit dans les tableaux de Greuze; le rôle de Lise, la jeune veuve coquette et tournant toutes les têtes à deux lieues à la ronde du clocher, semblait avoir été créé tout exprès pour madame la duchesse de Sauves; enfin, à défaut de Gaston de Montmagny, il fallait bien accepter le lieutenant Robert dans le rôle de Colas, un berger quelque peu tiraillé entre deux bergères, ou, pour parler comme la chanson, entre la brune et la blonde.

Heureusement pour ce dernier, en faisant l'office du souffleur, dont il s'était vu chargé dans quelques répétitions préalables, il avait pu se familiariser jusqu'à un certain point avec la tâche assez lourde que, dans un mouvement d'amour-propre blessé bien concevable, il n'avait pas craint d'accepter. De plus, le rôle qu'il allait avoir à remplir impliquait à la rigueur une certaine dose de gaucherie, qu'on doit attendre de la part d'un novice; mais ce n'était pas là, le seul côté scabreux de l'entreprise, si l'on veut bien se rappeler les suppositions non moins hasardeuses que très-fâcheuses du lieutenant de Chalandray à l'endroit de son ami Robert et de madame la duchesse de Sauves.

Faut-il croire que, d'après certains indices, certaines observations auxquelles mademoiselle de Chalandray avait pu se livrer, elle était elle-même sur le point de partager ces suppositions? C'est ce qu'on pourrait vraiment tenté d'appréhender d'après un petit incident qui se passa ce jour-là même.

Comme Robert, qui avait commencé à apprendre son rôle, se promenait en la récitant tout bas, dans la serre contiguë à la salle à manger, et où il avait été convenu que les répétitions auraient lieu, il ne tarda pas à être rejoint par la duchesse de Sauves. Déjà même une conversation s'engageait entre eux à mi-voix, lorsqu'une forme féminine apparut à peu de distance dans la serre, où retentit en même temps cette exclamation moitié malicieuse, moitié ingénue :

— Suis-je de trop ?

C'était mademoiselle de Chalandray.

— Ah ! Claire, pouvez-vous me le demander ? reprit vivement la duchesse.

— Ce n'est peut-être pas l'avis de M. Robert, repartit la jeune fille.

— Ma chère enfant, dit madame de Sauves en la regardant fixement, permettez-moi de vous répondre, au nom de monsieur, que vous le calomniez.

Cet incident n'eut pas d'autres suites; mais, à partir de ce moment, on put remarquer que l'humeur de Claire changea complètement. Elle se mit à faire montre d'une gaieté peut-être un peu factice et toute nerveuse, comme si elle avait pris à cœur de s'étourdir sur la découverte qu'elle avait faite le matin même dans le journal. Elle redevint pour Robert ce qu'elle s'était montrée dès l'abord, expansive et sympathique au point de l'étonner lui-même.

À cet égard, il faut bien le dire, si le pauvre garçon n'avait pas été réellement plein de candeur et d'inexpérience des choses de ce monde, et particulièrement des mystères que renferme le cœur féminin, ces variations dans l'humeur de mademoiselle de Chalandray, au lieu de le surprendre, auraient bien pu devenir pour lui une véritable révélation.

Il ne savait pas encore que presque toutes les femmes, depuis les plus rouées jusqu'aux plus ingénues, sont ainsi faites qu'elles ne viennent guère à s'apercevoir des mérites d'un homme que lorsqu'elles découvrent qu'elles ont été devancées à cet égard par une autre femme.

Jusqu'à là, ayez toutes les qualités physiques, intellectuelles et morales, il y a gros à parier que ces qualités resteront lettre morte, attendu que le rôle de Christophe Colomb et de

Vasco de Gama en matière amoureuse est ce qui tente le moins les personnes du sexe. Est-ce pudour, paresse d'esprit, répugnance instinctive? Je ne sais; mais, en tous cas, je crois que c'est le seul moyen d'expliquer les faciles triomphes de tant d'hommes à bonne fortune qui n'en sont guère dignes. Les hommes auraient-ils donc besoin, comme les métaux précieux, d'être soumis au préalable à la pierre de touche et au poinçonnage.

D'ailleurs entre toutes les distractions qui ont cours, à l'effet d'occuper les loisirs de la vie de château, il en est une qui, bien plus que la danse et la musique elles-mêmes, cache sous les apparences les plus innocentes toutes sortes de pièges, où les cœurs tant soit peu enclins à glisser sur la pente du sentiment se laissent prendre le plus aisément du monde, c'est la comédie de salon, le théâtre de paravents. Il résulte forcément de là, entre les artistes improvisés, une facilité de relations, voisine de celle qu'on trouve dans les coulisses; on apprend à jouer avec le feu, mais aussi on se brûle souvent les doigts et plus encore.

Sous ce rapport, c'était une épreuve vraiment périlleuse que celle qui allait mettre face à face pendant plusieurs jours, à propos d'un proverbe dramatique, un jeune homme et une jeune fille, avec la tâche de se montrer très-amoureux l'un de l'autre et de se le dire le plus éloquentement possible. N'y a-t-il pas en pareil cas une tentation violente d'entrer, comme on dit vulgairement, dans la peau de son personnage?

Quand Robert s'en aperçut, il était trop tard malheureusement pour reculer. Lui, du moins, pouvait trouver une égide dans la pensée qu'il n'était là qu'en qualité de simple suppléant, et que les tendres regards et les douces paroles de mademoiselle de Chalandray s'adressaient à un autre; mais Claire pouvait-elle se prêter à une pareille fiction? Ne devait-elle pas au contraire être violemment tenté de se croire dégagée de sa promesse envers un prétendu qui venait de se montrer si peu digne d'en obtenir l'accomplissement?

Et puis, dans le proverbe dont il s'agit, il s'établissait une lutte entre la candeur et l'ingénuité d'une jeune fille de quinze à seize ans et le savant manège d'une Célimène de village qui finissait par être vaincue au dénoûment. N'y avait-il pas encore là un rapprochement bizarre et, sous un voile allégorique des plus transparents, quelque chose de prophétique peut-être?

En tous cas on conviendra qu'il se trouvait dans toutes ces circonstances réunies de quoi frapper l'imagination d'une personne un peu romanesque, comme on l'est généralement à l'âge de mademoiselle Claire de Chalandray. C'était en quelque sorte une aube nouvelle qui se levait à ses yeux, parallèlement à un crépuscule; et, à l'heure présente, il ne fallait pas s'en prendre à Robert, si Gaston de Montmagny semblait menacé de se fondre dans la vapeur crépusculaire.

La marquise douairière de la Roche-d'Eon avait reçu de sa marraine, au temps lointain où elle était née, en plein règne de Louis XV, le prénom très-distingué peut-être mais non moins gothique d'Yolande, dont elle se montrait on ne peut plus fière, et on la fêtait le 29 septembre. Ce jour-là, à l'issue du déjeuner, tous les gens attachés au service du château, depuis les valets et filles de chambre jusqu'au dernier marmiton, suivant un usage semi-féodal, semi-patriarcal, venaient présenter leurs hommages et leurs souhaits à la châtelaine.

Celle-ci, debout et appuyée sur sa haute canne, daignait les recevoir dans le grand vestibule du château, avait la même majesté sans aucun doute que Louis XIV, dans le salon des glaces, à Versailles, quand il passait en revue les seigneurs et les dames de la cour humblement inclinés devant lui.

Les femmes et les filles s'hardissaient parfois jusqu'à offrir un bouquet, dont la douairière les remerciait en se laissant baiser la main et en leur donnant une petite tape sur la joue quand elle était de bonne humeur. Puis, sur un signe, tout le monde disparaissait en assourdissant le bruit de ses pas, car on savait qu'elle était nerveuse en diable. Le soir, il y avait gala à l'office, la marquise payait les violons, et, quand le

temps le permettait, on s'en allait danser dans un des quinconces du jardin.

Le 29 septembre 1847, il n'y avait pas de raison pour que les choses se passassent différemment au château de la Roche-d'Eon. Il y en avait au contraire plus d'une pour que le caractère de la fête fût encore plus solennel, eu égard à la société qui se trouvait réunie au château. Des illuminations et un feu d'artifice avaient été, en conséquence, depuis quelques jours déjà, disposés par les soins de Maurice. C'était là le couronnement de la fête, dont le prologue devait être, ainsi qu'on le sait, le proverbe dramatique répété avec tant de soin et de mystère.

A peine les gens du château venaient d'opérer leur retraite, et déjà la douairière se disposait à rejoindre ses hôtes dans le salon, lorsqu'elle se vit arrêtée par le duc et le colonel, qui lui demandèrent de rester quelques instants encore. Presque en même temps, deux ménestriers, enrubannés de la façon la plus triomphante, pénétrèrent à leur tour dans le vestibule, en faisant retentir tous les échos du château du bruit de leurs instruments.

A leur suite on vit paraître et défiler successivement Maurice, déguisé en vieux garde-chasse, le nez barbouillé de tabac, la figure outrageusement grmée, et à peine reconnaissable. Il donnait le bras à madame la duchesse de Sauves, plus pimpante et plus séduisante que jamais sous ses atours de villageoise coquette. L'un et l'autre étaient suivis par mademoiselle de Chalandray, vraiment adorable avec sa coiffure et sa pittoresque toilette d'accordées de village et doucement appuyées sur le bras de Robert. Celui-ci avait bravement, de son côté, endossé le costume complot de son rôle : bas bleus, gros sonniers, culotte et veste de velours à côtes et le reste. Enfin Bou-Maza avait tenu à honneur de figurer lui-même dans le cortège, et c'était lui qui fermait gravement la marche.

—Quelle est cette mascarade ? s'écria la douairière, moitié intriguée, moitié déjà prête à se fâcher. Voilà assez de musique, cela m'écorche les oreilles. Je gage que c'est ce fou de Maurice qui a eu cette idée-là. Qu'on ferme bien vite toutes les portes et toutes les fenêtres ! Quel scandale si cela s'ébruitait au dehors !

—Ne vous mettez pas en colère, bonne maman, reprit Claire en quittant le bras de Robert et en courant se jeter dans le bras de la marquise, et laissez-moi d'abord vous offrir mon bouquet de fête et vous débiter mon petit compliment.

Là-dessus la jeune fille, prenant dans son corsage à la paysanne un papier qu'elle déplaça, se mit à lire une sorte de roncau ou virelai, dans lequel se trouvaient expliqués en quelques couplets assez agréablement tournés, et d'une forme légèrement saupoudrée d'archaïsme, le motif du travestissement auquel on venait d'avoir recours et le but que se proposaient les acteurs improvisés. Pour en donner une idée, il suffit d'en citer un couplet, accompagné, comme on le pense bien, en pantomime, par les saluts et les révérences de chaque acteur ou actrice.

Bonne maman, je suis Thalie :  
Voici ma troupe au grand complot.  
Lise d'abord, toujours jolie,  
En jupon court, en bavolet ;

Le père Alban, tout hors d'haleine,  
Rose et Colas un peu tremblant...  
C'est pour fêter la châtelaine,  
La châtelaine de céans !

Les deux derniers vers formaient un refrain, très-heureusement ramené au bout de chaque couplet. Le couplet final se terminait par le quatrain suivant, qui avec une petite variante dans le refrain, exprimait une pensée peut-être un peu vulgaire, mais touchante :

S'il faut quitter son beau domaine,  
Puissions-nous tous, à ses cent ans,  
Venir fêter la châtelaine,  
La châtelaine de céans !

Ce ne fut pas sans émotion que Claire, très-attachée à son aïeule en dépit de son humeur quinquante, débita ce quatrain. Il faut croire que cette émotion fut partagée, et qu'en somme quelque chose d'humain battait dans cette poitrine de vieille douairière acariâtre et bossue. Jusqu'à alors madame de la Roche-d'Eon s'était montrée en effet auditrice presque impassible de ce petit boniment poétique.

Habitée d'ailleurs de longue date à dissimuler ses impressions sous un masque d'imperturbable gravité commandé par l'étiquette, pas un muscle de sa longue et sèche figure n'avait bougé tout d'abord ; mais, à ce moment, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même : sa bouche trembla, une grosse larme roula dans ses petits cils gris. Palpitante, elle laissa tomber sa canne, et, attirant sa petite-fille contre sa poitrine, elle l'y retint durant quelques secondes étroitement embrassée. Puis, tendant la main à M. de Montmagny resté debout à côté d'elle :

—Colonel ! balbutia-t-elle, c'est charmant ! et je vous reconnais bien là.

Le colonel ne put réprimer une fort laide grimace et répondit avec vivacité.

—Pardonnez-moi, madame la marquise, je ne puis accepter votre compliment ; car ces vers ne sont pas de moi.

—Alors, reprit la douairière, ils sont sans doute de votre neveu, qui a voulu de la sorte nous faire oublier son absence.

—Encore moins. Gaston a ses défauts tout comme un autre ; mais il n'a pas celui-là.

—J'en suis fâchée pour lui, riposta la douairière, dont l'organe avait repris toute son assurance et toute son aigreur, mais alors, quel est donc l'auteur ?

—Bonne maman, répartit Maurice, l'auteur veut à toute force garder l'anonyme ; mais il rougit si fort en ce moment qu'il aura bien de la peine à y réussir.

—Allons ! dit-elle, marquise en faisant signe à Robert d'approcher, j'en suis toujours pour ce que j'en ai dit : il n'y a pas de meilleure éducation que celle des séminaires.

En parlant ainsi, elle daigna tendre la main au jeune homme, qui eut la bonne inspiration de se contenter de la baiser. Subjuguée par ce témoignage de respect, la douairière se pencha à l'oreille de M. de Montmagny et lui dit tout bas :

—Décidément, colonel, je crois que vous pourrez en faire quelque chose. Ce n'est qu'un bâtarde, d'accord ? mais je gage qu'il sort de quelqu'un des nôtres.

—C'est possible, grommela le colonel avec dépit, mais moi je n'en crois rien.

Il importe médiocrement au lecteur, sans aucun doute, d'assister à la représentation du proverbe dramatique destiné à solenniser la fête de la châtelaine de la Roche-d'Eon, et à charmer les loisirs de ses hôtes. En pareille occurrence, tout le plaisir est particulièrement pour les acteurs.

Nul ne nous croirait si nous venions proclamer ici que madame la duchesse de Sauves déploya dans cette circonstance un talent à rendre bien pâles tous les souvenirs qu'à pu laisser mademoiselle Mars, la reine, dit-on, entre toutes les coquettes de théâtre, et l'on hausserait les épaules, pour le moins, si nous osions ajouter que du premier coup le lieutenant Robert se montra digne d'entrer dans la maison de Molière en qualité de sociétaire à part entière.

Qu'il nous soit permis seulement d'annoncer que, pour des novices, chacun se tira très-convenablement d'affaire, et que Robert lui-même ne joua certainement pas son rôle plus mal que les autres. On eût dit que le double contact de madame de Sauves et de mademoiselle de Chalandray l'avait électrisé.

Le colonel, qui avait compté sur un résultat tout opposé, s'en montra vivement désappointé, et, pendant que les acteurs et actrices venaient recevoir les félicitations de leur auditoire, il ne put s'empêcher de s'écrier en ricanant :

—Ma foi ! je trouve qu'il est impossible de jouer le rôle de paysan avec plus de naturel que M. Robert ; vrai l'on dirait qu'il n'a jamais fait autre chose de sa vie.

Il était difficile de se méprendre sur le sens profondément ironique de cette impertinente boutade.

— Vous croyez, mon colonel, reprit Robert avec le plus grand sang froid ; eh bien ! je vous assure qu'il y a des occasions où je regrette de ne pas être en effet un simple paysan.

— Je comprends : Colas, par exemple, avec Lise et Rose, gourmand !

— Je parle sérieusement, mon colonel.

— Tiens, tiens. Mais je préfère l'état d'officier. Au surplus c'était l'état de mes pères, et tout le monde ne peut pas en dire autant.

— C'est vrai, mon colonel ; mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est qu'il faut une forte dose de patience quand on est officier.

— Je ne dis pas non. La patience et la résignation sont des vertus obligées dans notre métier, entendez-vous, monsieur Robert ?

— Parfaitement, mon colonel, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'il s'avient évident pour moi que vous vous réservez d'exiger de vos subordonnés les vertus dont vous vous dispensez pour vous-même.

Toute l'assistance, y compris la marquise, se mit à rire.

Le colonel, tout décontenancé, avait froncé le sourcil. Toutefois, ne voulant pas laisser à son interlocuteur les honneurs du dernier mot, il répliqua d'un ton sarcastique :

— Ah ! monsieur ! je vous en prie en grâce, épargnez-moi ! La fortune vous traite depuis quelque temps un enfant gâté, ce n'est pas une raison pour en abuser.

Pas un mot, pas une syllable, n'avaient échappé à madame de Sauves, qui était littéralement sur des charbons ardents. Tous les traits dirigés contre Robert venaient s'enfoncer en même temps dans son cœur de mère, dont elle avait peine à comprimer les battements. Par contre, à chacune des ripostes du jeune officier, son front s'illuminait. A la fin elle comprit que ce duel de mots piquants et de réparties incisives pouvait entraîner des conséquences incalculables, et rompant, comme on dit, brusquement les chiens :

— Il se fait tard, s'écria-t-elle, et c'est bientôt l'heure du feu d'artifice. Monsieur Robert, voulez-vous m'offrir votre bras pour descendre dans le jardin ?

En même temps joignant l'action aux paroles, elle s'empara vivement du bras du jeune officier, qu'elle sentit frémir sous l'étreinte de ses doigts.

— Oui-da ! murmura à part lui le colonel, est-ce que M. Robert aurait décidément trouvé une protectrice ?

Il faut croire que cette pensée ne traversa pas seulement le cerveau de M. de Montmagny, car M. le duc de Sauves, depuis quelques instants assez soucieux, reprit avec un accent qui n'admettait pas de réplique :

— Je désire, ma chère Hélène, que vous demeuriez au salon. On verra très-bien d'ici le feu d'artifice en se mettant aux fenêtres. Vous oulliez d'ailleurs que les soirées sont très-fraîches à cette époque de l'année. Vous trouverez bon, j'espère, que je m'en souviennne pour vous.

Madame de Sauves, qui avait légèrement pâli, ne répondit pas ; mais elle quitta instantanément le bras de Robert et alla s'asseoir auprès de la douairière.

Mademoiselle de Chalandray, de son côté, était devenue rêveuse.

Ce soir-là même, Maurice, en conduisant Robert jusqu'à sa chambre, lui dit :

— Mon cher camarade, je ne vous demande pas vos secrets, puis que vous voulez absolument les garder pour vous ; mais, si friyole et si léger que je puisse vous paraître, je suis trop votre ami pour ne pas me persuader que je vous dois un conseil. Ce conseil, je vous prie de ne pas le prendre en mauyaise part : c'est d'être très-circonspect désormais, dans vos paroles, dans votre maintien, vis-à-vis d'une certaine dame. Je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée qu'il se trame ici quelque chose contre vous.

— A quel propos ? balbutia Robert, un peu troublé par cette communication inattendue.

— Écoutez, reprit Maurice, il y a une chose bien manifeste,

c'est que notre colonel est plus fóru que jamais pour l'heure des beaux yeux de madame de Sauves, et, que, malgré tous nos efforts, il n'a pas abdiqué ses préventions à votre égard. Or, m'est avis qu'il vous soupçonne, à tort ou à raison, d'aller sur les brasées. Donc, si vous m'en croyez, jouer serré, très-serré ; sans cela, il peut vous arriver malheur ainsi qu'à elle, et j'en serais désolé pour tous deux, ma parole d'honneur !

— Merci de l'avertissement, mon cher Maurice, j'en ferai mon profit de mon mieux, je vous le promets, bien que je puisse vous répéter aujourd'hui, la main sur la conscience, que les soupçons du colonel sont une injure gratuite pour madame la duchesse de Sauves comme pour moi-même. Bien plus, si vous m'aimez réellement comme je le crois, je vous supplie en grâce de chercher à détruire ce soupçon-là.

— De quel ton vous me dites cela, man cher Robert, on dirait qu'il y a des larmes dans vos yeux. Allons je vois qu'il s'agit de quelque chose de très-sérieux. Tant mieux ou tant pis pour vous, mon cher ! on se conformera à vos intentions, ô le plus fidèle des bergers !

— Merci encore une fois, mon bon, mon cher Maurice. Quoi qu'il adienne, je ne vois et ne veux voir aujourd'hui, dans votre communication qu'un seul point : c'est que ce n'écris pas une vaine parole quand vous êtes venu me dire à Alger, sur mon lit d'hôpital : " Entrez nous désormais, c'est à la vie, à la mort ! " Croyez que vous n'avez pas affaire à un ingrat !

En parlant ainsi, Robert tendit la main à Maurice qui la serra cordialement dans la sienne, et les deux jeunes gens s'étant souhaité réciproquement le bonsoir se séparèrent.

A peine une demi-minute s'était écoulée que l'on frappa à la porte de la chambre de Robert. Celui-ci, s'imaginant que c'était Maurice qui avait oulié quelque objet dans sa chambre s'empressa d'ouvrir ; mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant apparaître M. le duc de Sauves.

Le duc s'avança plein de calme, et commença par s'excuser avec politesse, mais en même temps avec une froideur un peu hautaine, du dérangement qu'il venait causer au jeune lieutenant ; puis, refusant même de s'asseoir sur le siège qui lui était offert, il s'exprima en ces termes :

— Monsieur, vous êtes officier, c'est absolument pour moi comme si vous étiez gentilhomme, et c'est à ce titre que je viens vous prier de me répondre franchement et catégoriquement sur une question que j'ai à vous adresser.

— Parlez, monsieur le duc, balbutia Robert un peu interdit par une visite qu'il était loin d'attendre et qui succédait si rapidement à la communication de son camarade Maurice, qu'il n'avait pas reçue déjà sans quelque émotion.

— Lorsque nous nous sommes rencontrés ici, continua le duc en attachant sur son interlocuteur un regard profondément inquisitif, mais sans se départir pourtant de son sang-froid et de sa courtoisie ordinaires, était-ce la première fois que vous vous trouviez en face de madame de Sauves et que vous lui adressiez la parole ?

— Pardon, monsieur le duc, avant de répondre à cette question, me sera-t-il permis à mon tour de vous demander, préalable, dans quel but vous croyez devoir me la faire ?

— Qu'importe, monsieur ? C'est une chose qui ne regarde que moi, et il me semble que tout homme dont la conscience est nette doit être prêt à tout instant de sa vie à répondre à une question aussi simple que celle que je me permets de vous poser. Car, ou le fait en lui-même est insignifiant, et alors à quoi bon en faire mystère ? ou bien il a, au contraire, une portée qui peut entraîner certaines conséquences et, dans ce cas, je vous laisse maître de qualifier vous-même comme bon vous semblera le procédé de celui qui oirait pouvoir recourir au mensonge.

Robert était inopinément placé dans la position la plus perplexe où il se fût trouvé jusqu'alors, et il se sentait comme un frisson intérieur qui le pénétrait. Le duc était là, debout devant lui, toujours calme, toujours froid, avec ce regard poli, incisif, inexorable, qui semblait la pointe d'un poignard prêt à le transpercer.

Que répondre ? que dire ? Il comprenait pour la première fois de sa vie sans doute, lui, l'honneur et la loyauté mêmes, qu'il y a des occasions où l'homme le plus courageux, le plus franc, le plus honnête, n'a d'autre ressource que le mensonge, il comprenait aussi que, pris à brûle-pourpoint, il venait de commettre une grave maladresse en s'embarquant comme un accusé qui se sent coupable dans une façon de déclinatoire d'avocat ou de procureur émérites.

Tout cela, si long à écrire, apparut à la fois en traits de feu de dans la pensée du jeune homme avec une rapidité vraiment électrique. Dominant aussitôt par un effort de sa volonté les impressions tumultueuses qui faisaient battre son cœur contre sa poitrine avec tant de violence, il répondit d'une voix assez ferme :

— Vous avez raison, monsieur le duc, parfaitement raison, et si j'ai hésité un moment à vous répondre, c'est qu'il m'avait semblé... J'ai eu tort, je le reconnais, et je vous déclare que c'est au château de la Roche-d'Eon que j'ai eu pour la première fois l'honneur de voir madame la duchesse de Sauves et de lui parler. Je ne puis supposer qu'on vous ait dit le contraire.

— Il suffit, monsieur, reprit le duc, toujours froid et impassible, et je m'excuse de nouveau auprès de vous d'être venu vous déranger à cette heure. J'avais besoin de cet déclaration de votre part et je vous souhaite une bonne nuit.

À peu près à la même heure, le colonel, en rentrant dans sa chambre, avait pris une plume et de l'encre, et, d'une main fébrile, il avait griffonné le billet dont la teneur suit :

" Mon cher neveu,

" Au reçu de la présente je t'invite à te mettre immédiatement en route pour la Roche-d'Eon, où je t'attends et où il faut que tu sois marié avant huit jours. Je comprends que, pour un élégant sportsman tel que toi, il ne soit pas précisément agréable de se présenter devant sa future avec une entorse, mais il n'y a pas de règlement qui empêche le maire et le curé de marier les gens en pantoufles et sur béquilles, tandis qu'il y a un vieil adage qui n'a jamais menti et qui dit que, en été comme en hiver, qui quitte sa place la perd.

" A bon entendre salut.

" Ton oncle affectionné. "

Un peu plus calme après avoir écrit ce billet, qu'il fit porter sur le champ au bureau de poste le plus voisin pour qu'il pût parvenir à sa destination le lendemain même, le colonel se mit au lit. Maintenant il ne lui restait plus qu'à ruminer dans sa tête la vengeance qu'il pourrait tirer du lieutenant Robert.

Cette vengeance, ne devait-il pas en trouver l'occasion au moulin, où tous les hôtes du château avaient pris l'engagement de se rendre pour la fête des vendanges, le jour de la Saint-Remi ? Or, la Saint-Remi, que le calendrier fixe au 1er octobre, était bien proche.

C'est bercé par ces réflexions peu chrétiennes que le colonel s'endormit et, pendant son sommeil, mille rêves bizarres firent défiler devant lui, dans le plus incohérent amalgame qu'il soit possible d'imaginer, un essaim d'ombres chinoises, telles que le lieutenant Robert et saint Remi, et principalement la duchesse de Sauves, sans oublier même la châtelaine de céans.

### III

#### LE SECRET GARDÉ

Le 1er octobre 1847, jour de la Saint-Remi, l'aurore commençait à poindre au bord de l'horizon dans un ciel gris, mais sans nuages, lorsque les sons du cor retentirent joyeusement dans la cour d'honneur du château de la Roche-d'Eon et sonnèrent le réveil de ses hôtes.

À cette fanfare en répondit incontinent une autre, en voix de fausset. C'étaient les chiens qui, du fond de leur chenil, saluaient à leur façon la naissance du jour et témoignaient par leurs aboiements leur impatience d'entrer en chasse. Bien-

tôt mainte et mainte fenêtre s'ouvrirent sur la façade du château, et, en moins d'une demi-heure, tout le monde fut sur pied dans la cour, chasseurs et chasseresses, piqueur, valets, chevaux et meute.

C'est que ce jour-là devait être pour tous les hôtes de la douairière, un jour de divertissement en partie double, puis qu'il s'agissait à la fois d'une ouverture de chasse en forêt et d'une fête de vendanges.

Il avait été convenu en conséquence, la veille, qu'on partirait à cheval de grand matin et qu'on irait déjeuner dans un pavillon de chasse situé sur les confins des deux départements d'Indre-et-Loire et de la Vienne, au milieu des bois appartenant à Maurice et Claire de Chalandray. Après le déjeuner, on se mettrait en chasse, puis on se rabattrait sur le moulin du père Delphin, et l'on finirait la journée en assistant à ses vendanges. Tel était le programme de la journée.

Qui ne connaît les tableaux de Philippe Wouwermans, le peintre non moins fidèle que charmant des chasses du temps passé ? Qui n'a au moins entendu parler des aquerelles d'Eugène Lami, l'heureux continuateur aujourd'hui des traditions du maître hollandais ? Si quelque émule de ces maîtres glorieux s'était rencontré au château de la Roche-d'Eon, il n'aurait pas manqué, à coup sûr, de prendre un croquis de cette scène, invariable au fond, si l'on veut, d'un départ pour la chasse, mais toujours pleine d'animation et de gaieté, et féconde en pittoresques détails.

Les chevaux qui piaffent, les chiens qu'on emballe de gré ou de force dans le *dog-cart* à grands coups de fouet, les cavaliers humant l'air frais du matin à pleins poumons, ou faisant office d'écuycers auprès des amazones pour les aider à monter en selle, le soleil levant qui transforme en diamants et en perles l'épaisse rosée répandue sur les gazons et sur les arbres, et par-dessus tout cela, le piqueur, avec son cor en bandoulière, tout fier de l'importance de son rôle et semblable à un souverain qui passe la revue de ses troupes.

Ajoutons qu'en France, pas plus qu'en aucun pays du monde, on ne rencontre souvent deux amazones aussi charmantes que la brune duchesse de Sauves et que la blonde mademoiselle de Chalandray, toutes deux le teint doucement animé, l'œil émerillonné plus encore par le plaisir qu'elles se promettent que par l'impression d'une atmosphère légèrement refroidie, comme celle d'une matinée d'automne.

On avait pensé que madame de la Roche-d'Eon, réveillée comme tout le monde au château, viendrait se placer à son balcon, en cornette de nuit, pour assister au départ de la caravane, mais, soit crainte de s'enrhumer, soit mauvaise humeur persistante, la châtelaine ne parut pas, résistante même, à cette occasion, aux instances de sa petite-fille, qui n'avait pas voulu se mettre en route sans embrasser le grand maman. Il fallut donc renoncer à l'appoint de cet auguste et gothique aspect, qui aurait complété le tableau. Le piqueur, en prenant la tête du cortège, eut beau sonner le départ de toute la vigueur de ses poumons, et de façon à réveiller les échos les plus paresseux du domaine de la Roche-d'Eon, le défilé s'opéra sans que les persiennes de la chambre de madame la marquise eussent même été ouvertes.

Notobstant ce qu'il pouvait y avoir d'improbable sinon même d'hostile dans cette manifestation de la fée Carabosse, on se souvient peut-être que tel était le surnom donné par les mauvaises langues à la vieille marquise, le voyage s'accomplit joyeusement. La matinée était superbe, et il semblait que l'aube, qui a la vertu de faire rentrer sous terre tous les fantômes, eût dissipé en même temps les préoccupations pénibles auxquelles on a vu que plus d'un de nos personnages pouvait bien être en proie.

Maurice, toujours à l'avant-garde avec son grand lévrier devenu l'ami inséparable de son cheval, avait à chaque instant des saillies qui provoquaient le rire de ses compagnons et particulièrement de ses compagnes ; M. de Montmagny était plein de sérénité, comme un général qui a dressé son plan de campagne et qu'une intime conviction de n'avoir rien

négligé pour s'assurer la victoire ; le duc de Sauves, heureux du bonheur dont il pouvait constater l'expression sur les traits de la duchesse, rassuré d'ailleurs peut-être, au moins momentanément, à la suite de son entrevue avec le lieutenant Robert, annonçait hautement l'intention d'acheter bien vite une terre dans ce jardin de la France, dont il voyait les sites pittoresques se dérouler sous ses yeux aux rayons d'un beau soleil levant ; enfin Robert lui-même, plongé dans une douce rêverie, fermait la marche en regardant d'un oeil complaisant les deux amazones qui chevauchaient devant lui, et tout prêt, au moindre faux pas de leurs montures, à s'élançer à leurs côtés et à leur porter assistance.

De temps à autre, le piqueur sonnait une fanfare, et alors les chiens se mottaient à aboyer dans leur *dog-cart*, et l'on voyait accourir sur le bord de la route quelque berger ou quelque vachère, qui abandonnait à ses chiens la garde des bêtes ; les laboureurs arrêtaient leurs bœufs et, les laissant souffler un moment, interrompaient le travail de la charrue. En voyant passer la cavalcade, chacun s'associait sans doute en rêve à toutes les jouissances qu'allaient goûter chasseurs et chasseresses.

Bientôt, au surplus, les champs n'apparurent plus qu'à de rares intervalles. On entra, en se dirigeant vers le nord-ouest, dans la région boisée que les agronomes utilitaires n'ont pas encore livrée au défrichement et dans laquelle abondent les chevreuils, les daims, les cerfs, les sangliers même, descendance plus ou moins directe des anciens hôtes de ces bois, que les princes de la maison royale de Valois, ces maîtres de l'art cynégétique, ont daigné arquebuser eux-mêmes, en compagnie des belles dames de leur cour.

C'est là, sur les confins de la Touraine et du Poitou, et à une distance d'environ deux heures de marche du château de la Roche-d'Eon, que Maurice et sa sœur possédaient, du chef de leur mère, une étendue assez considérable de forêt très-bien aménagée pour la chasse et où le gibier se trouvait tant bien que mal sauvegardé par la vigilance de deux gardes contre le braconnage, qui accomplit partout en France si effrontément son œuvre de pillage et de destruction.

De grandes avenues avaient été percées à travers la futaie pour la commodité de chasseurs, et ces avenues venaient toutes aboutir à un vaste carrefour situé sur un point culminant. À l'un des angles du carrefour se dressait un autre pavillon assez considérable, de forme circulaire, destiné à servir de rendez-vous de chasse. Au rez-de-chaussée du pavillon on avait établi un abri pour les chevaux et pour les chiens au moyen de hangars rustiques juxtaposés au mur de revêtement de l'édifice. Le premier étage, entouré d'un balcon avec terrasse d'où la vue s'étendait sur les bois et sur une partie de la contrée, pouvait servir de refuge en cas de pluie comme aussi parfois de salle à manger.

Maurice avait fait préparer le déjeuner dans ce pavillon, et à la suite du repas, on devait se mettre en chasse. Est-il bien nécessaire d'ajouter que le déjeuner fut, comme le voyage lui-même, plein de gaieté, et qu'on y fit d'autant mieux honneur que l'exercice du cheval et la fraîcheur du matin avaient singulièrement aiguisé les appétits. Chacun semblait avoir fait en route provision d'entrain et de belle humeur.

Au moment où l'on se disposait à sortir de table, le piqueur, qui se trouvait appelé par sa fonction à diriger la chasse, montrant à Maurice, dont il venait prendre les ordres, la girouette placée au sommet de la toiture du pavillon, fit observer que la pointe de la flèche, qui était au sud quand M. le comte de Chalandray et sa compagnie s'étaient mis à table, était déjà à moitié chemin vers l'ouest, et qu'il pourrait, bien y avoir de l'eau.

— Craignez-vous la pluie, mesdames ? s'écria Maurice.

— En aucune façon, répondit la duchesse ; je suis femme de diplomate et habituée à braver tous les climats et tous les éléments.

— Et moi, reprit Claire, fille et sœur de militaires, je n'entends pas être reniée par eux.

— A la bonne heure ! repartit Maurice, en faisant signe qu'on remplit tous les verres, buvons le coup de l'étrier à la santé du grand Saint-Hubert, afin qu'il nous soit en aide !

— A saint Hubert ! répéta M. de Montmagny, en approchant son cornet de cristal, qu'on venait de remplir de vin de Champagne, de celui de la duchesse de Sauves, c'est le seul saint du calendrier auquel je n'aie jamais manqué de ma vie de faire mes dévotions, et il a daigné m'en récompenser plus d'une fois.

— Colonel, dit en souriant M. de Sauves, j'ignorais que vous fussiez un disciple de saint Hubert.

— Oh ! reprit M. de Montmagny, un disciple bien indigne, mais ce n'est pas toujours en gibier que le saint m'a récompensé.

— Ah ! bah ! comment donc, alors ?

— Permettez, reprit le colonel non sans quelque fatuité, que j'attende pour vous le dire l'absence de ces dames.

— Comme il vous plaira, seulement, si vous m'en croyez, colonel, vous ne demanderez pas à madame de Sauves de trinquer avec vous à la santé de saint Hubert, car ce saint-là n'est pas de ses amis.

— Pourquoi donc ? fit étourdiment Maurice.

— Je ne sais, fit le duc : les femmes ont parfois des préventions bizarres. Après ou avec saint Hubert, il y a, non loin d'ici, une ville pour laquelle madame de Sauves professe l'antipathie la plus prononcée : c'est la ville de Blois.

— Tiens ! tiens ! repartit le colonel, voilà qui est bien étrange ! Pour moi, c'est tout le contraire. Le saint que je vénère le plus, c'est saint Hubert ; la ville que j'aime le mieux c'est Blois. Il est vrai que ces deux noms-là me rappellent un bien charmant souvenir. Aussi, toutes les fois que j'ai eu à donner un mot d'ordre, dans ma vie militaire, je n'en ai pas choisi d'autre : " Blois et saint Hubert."

La duchesse était devenue rêveuse ; son visage, tout à l'heure encore illuminé par une si franche gaieté, s'était assombri. Tout à coup elle redressa la tête, et, regardant le colonel avec une expression singulière.

— Vous m'obligerez, monsieur, dit-elle vivement, de ne plus parler devant moi de Blois, ni de saint Hubert.

— Pardon, mille fois pardon ! s'écria le colonel avec galanterie, M. de Chalandray et moi, nous méritons d'être cassés aux goussets. Aussi bien lorsque deux jolies femmes nous font l'honneur de venir chasser avec nous, il n'y a pas d'autre santé à porter que la leur. Messieurs, à madame la duchesse de Sauves et à sa future nièce, Claire de Chalandray !

— C'est cela, fit Maurice en levant son verre : A nos deux belles amazones !

— Puis, ayant vidé son verre, il ajouta :

— Quel dommage que Gaston ne soit pas là !

— Le fait est, dit le colonel en bouclant son ceinturon de chasse, que mon neveu aurait été bien heureux de chevaucher aujourd'hui auprès de sa jolie petite fiancée.

— Est-ce bien sûr cela ? s'écria Claire, dont un souvenir opportun venait de plisser le front.

— En doutez-vous, chère enfant ? dit la duchesse en attachant sur la jeune fille un regard plein de sympathie.

— Non, madame, reprit mademoiselle de Chalandray avec un sourire un peu forcé, le doute ne m'est pas permis, à moi.

— A la bonne heure ! repartit Maurice. Et maintenant, à cheval et en chasse !

En même temps le piqueur, du haut du balcon, sonna la fanfare obligée, les chiens y répondirent avec un ensemble magnifique, et ayant été découplés, ils s'élançèrent dans la futaie, appuyés par les gardes qui criaient de leur côté de toute la vigueur de leurs poumons : "Tiaut ! tiaut !" Pendant ce temps-là, chasseurs et chasseresses venaient de remonter en selle et galopaient dans la direction qui leur était indiquée par les voix de la meute.

Qu'on soit ou non familier avec le grand art chanté par le roi Charles IX, il y a toujours dans les diverses péripéties de la chasse en forêt un prestige, un enivrement même, dont il est difficile de ne pas subir l'influence.

C'était la première fois de sa vie que Robert se trouvait assovié à un exercice plein d'analogie avec le métier des armes, sans doute il avait pu, pendant son long séjour en Algérie, en voir plus d'une contre-épreuve chez les chefs de grande tente, partisans non moins fanatiques de la chasse que les hauts et puissants seigneurs du temps jadis, mais avec toutes les différences qui existent entre notre civilisation et un état voisin de la barbarie. Et puis l'Algérie ne lui avait jamais offert l'appoint plein de charme des deux chasseresses qui déjà, chacune à des titres divers, en étaient venues à se partager son cœur.

Cependant on entendait toujours dans le lointain les chiens qui donnaient de la voix ; et bientôt le piqueur, se rapprochant des chasseurs, leur annonça que la meute était manifestement sur la piste d'un chevreuil, et que, à la façon dont les chiens aboyaient, ce devait être un broquart.

Les chasseurs s'échelonnèrent en conséquence le long de l'avenue, de distance en distance, gardant l'affût du haut de leurs montures et prêts à faire feu si la bête venait, en sortant du fourré, à passer leur portée. La duchesse Hélène et mademoiselle de Chalandray, qui n'étaient venues là, bien entendu, qu'en stupides spectatrices, se postèrent à quelque distance.

—Je demande, s'écria le colonel, que celui qui aura l'étréne ne de la chasse reçoive aussi une étréne de la part de ces dames.

—Accepte ! reprit Claire, je promets à celui là l'étréne de mes contredanses.

—Et vous, madame la duchesse ? fit le colonel.

—Silence ! silence donc ! répartit Maurice, voilà les chiens qui se rapprochent.

En effet, quelques secondes après, un superbe broquart apparut en haut de l'allée et jeta à droite et à gauche un regard effaré. Le duc de Sauves et M. de Montmagny, qui se trouvaient le plus près de lui, crièrent successivement. L'animal fit un bond et rentra dans le fourré.

—Je gage que je l'ai touché, dit le colonel.

—Je ne crois pas, reprit M. de Sauves ; au surplus les chiens nous le ramèneront et nous verrons bien alors s'il est blessé, en tout cas ce n'est pas ici qu'il faut l'attendre et il est déjà bien loin, j'en suis certain. Ecoutez !

Comme pour confirmer ce dire, les aboiements de la meute, qui avaient paru se rapprocher un moment, s'éloignèrent d'une manière sensible, et bientôt les sons du cor indiquèrent aux chasseurs qu'ils devaient se porter dans une autre direction. La cavalcade s'ébranla en conséquence, et tous, hommes et femmes, partirent au petit galop de chasse, se rendant là où le cor les appelait.

Dans la confusion résultant d'une pareille manœuvre, Robert, qui pour toutes sortes de motifs avait toujours soin de se maintenir à l'arrière-garde, ayant remarqué que la duchesse ralentissait elle-même l'allure de son cheval, crut pouvoir se rapprocher d'elle. En effet il lui tardait de la prévenir, ce qu'il n'avait pu faire encore, de la visite fort inattendue que M. de Sauves avait jugé devoir lui faire et de la façon dont les choses s'étaient passées.

L'occasion était propice, car on arrivait à un tournant qui empêchait d'être vu, et le gros de la cavalcade, au milieu de laquelle Claire se trouvait, ne laissait pas que d'avoir une assez grande avance. Déjà il commençait à mi-voir le récit de l'aventure que l'on connaît, lorsque tout à coup le duc, qui avait fait volte face et retourné son cheval, passa rapidement, en jetant ces mots du ton le plus naturel :

—Ce n'est rien, ne vous occupez pas de moi, j'ai laissé tomber mon fouet.

—Eloignez vous, par grâce ! éloignez vous de moi bien vite, balbutia la duchesse en rougissant, vous voyez, Robert qu'on nous observe.

En parlant ainsi, elle donna à son cheval un léger coup de housine et rejoignit rapidement la cavalcade.

Quelques minutes après, comme les chasseurs étaient parvenus sur la lisière des bois entre deux côtes, le chevreuil,

le même broquart qu'on avait déjà aperçu, se montra de nouveau hors de portée et comme incertain s'il gagnerait la côte voisine en franchissant la vallée qui s'en séparait, mais alors les chiens, qui avaient décidément perdu sa piste, venaient de tomber sur un sanglier, ainsi qu'il était aisé de le reconnaître à la façon dont ils donnaient de la voix.

Tout à coup l'animal, un énorme solitaire, d'un aspect farouche et vraiment terrible, que les aboiements de la meute venaient de chasser de sa bauge, déboucha à cent pas environ, et s'élançant résolument en avant, vint se jeter de lui-même au-devant des chasseurs.

—Attention ! s'écria Maurice, et que saint Hubert nous soit en aide !

—J'en fais mon affaire, reprit le colonel, qui lâcha en même temps son coup de fusil.

—Trop tôt et trop loin, mon colonel ! cria Robert.

—De quoi vous mêlez vous ? riposta le colonel ; je l'ai touché...

Soit que, en effet, il eût été touché, soit que, harcelé par la meute, il fût disposé à se défendre, le sanglier s'arrêta un instant, et, inclinant obliquement sa tête puissante, d'un coup de bontoir en plein ventre il envoya rouler dans la poussière le plus hardi de ses agresseurs, les entrailles déchirées et pantelantes.

Un cri d'horreur et de pitié s'échappa alors de la poitrine des deux femmes, et les chevaux, pris de frayeur, commencèrent à dresser les oreilles et à se cabrer.

—Sacrebien ! s'écria Maurice, ceci devient sérieux ; maintenez bien vos chevaux, mesdames ! voilà un butor qui ne badine pas, et il s'agit de ne pas le manquer !

Deux coups de feu retentirent en même temps dans la profondeur des bois... c'étaient le duc et Maurice qui venaient de tirer à leur tour. Le sanglier avait été atteint, et même, suivant toute apparence, mortellement blessé ; mais, rendu furieux par ses blessures mêmes, il avait repris sa course, et, la gueule ouverte d'une bave sanglante, il arrivait en droite ligne sur les chasseurs.

—Gare ! gare ! cria de loin le piqueur qui appuyait les chiens, gardez vous bien vite, ou bien il va arriver malheur à quelqu'un !

A ce moment, un quatrième coup de feu retentit, et atteignant l'animal dans le défaut de l'épaule, l'étendit roidement au milieu de sa course vertigineuse. Il n'était pas alors à plus de douze à quinze pas de la duchesse et de Claire, l'une et l'autre pâles et tremblantes, et sur le point d'être désarçonnées par leurs chevaux affolés de frayeur. C'était Robert qui avait tiré ce dernier coup.

—Bravo ! s'écria Maurice, et vous nous disiez que vous n'aviez jamais chassé de votre vie !

C'est vrai, reprit tranquillement Robert, mais je crois qu'à la chasse comme à la guerre il faut un peu de sang-froid, voilà tout.

Le colonel s'avança à son tour plein de dépit et dit en ricanant :

—Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître

—Oui, mesdames et Messieurs, je vous présente le Cid de ces bois.

Le piqueur, qui était accouru sur ces entrefoites, et qui venait de mettre pied à terre, déclara que c'était l'un des plus beaux coups de fusil dont il eût été témoin de sa vie.

—Amen ! s'écria M. de Montmagny, il faut qu'il y ait eu un péchu, que dis-je ? plusieurs pendus dans la famille de M. Robert, et qu'il en ait conservés religieusement toutes les cordes. Qu'en dites-vous, mesdames ?

—Riez ! riez ! colonel, tant qu'il vous plaira, reprit madame de Sauves, non sans quelque amertume. Il n'en est pas moins vrai que, sans l'adresse et le sang-froid de monsieur, le moins qui pût nous arriver à Claire et à moi, c'était d'être renversés.

—M. Robert ! s'écria à son tour mademoiselle de Chalandray, à vous ma première contredanse à la fête des vendanges !

—Il l'a pardieu bien gagnée, fit Maurice.

— Merci, mademoiselle, répondit le jeune officier, puisque vous daignez m'accorder cette faveur, mais je vous rappelle que je ne sais pas danser et j'ai bien peur que vous ne vous repentiez de ce que vous voulez faire pour moi.

— Soyez franc ! reprit la jeune fille à voix basse, n'est-ce pas que vous auriez mieux aimé danser cette première contredanse avec une autre ?

— Avec qui donc, mademoiselle ?

Claire ne répondit pas, mais ses beaux yeux d'un bleu si limpide se dirigèrent avec une expression moitié souriante, moitié malicieuse sur la duchesse de Sauves.

Comme les autres incidents de cette chasse à tir seraient

côté, Maurice fit joindre à cet envoi une provision de mirtons achetés à cet effet, par son ordre, au bourg voisin.

Sous les auspices de tous ces dons de bienvenue, Dieu sait avec quel enthousiasme chasseurs et chasseresses furent reçus à l'entrée du vignoble du père Delphin Pichard, où il fallait passer tout d'abord, avant de se rendre au moulin.

On cria à tue-tête : " Vive M. le comte de Chalandray ! vive mademoiselle Claire ! " Les plus hardis n'attendaient même pas que Maurice leur tendit la main, et les plus timides, tenant encore distraitement leurs instruments de travail, ou, le dos ployé sous la hotte toute ruisselante du jus de la vigne, se tenaient à distance, contemplant les beaux cavaliers, les



Le duc la contempla quelques instants silencieux et pensif.

manifestement dénués d'intérêt pour le lecteur, nous nous empressons de lui faire grâce des détails d'une véritable Saint-Barthélemy de chevreuils, faisans, lièvres et perdrix, telle qu'il s'en pratique chaque année au retour de l'automne dans toute forêt bien gardée. En moins de deux heures de classé il y avait une grande voiture toute pleine.

Mademoiselle de Chalandray, qui dans sa bonté native n'oubliait personne, demanda à son frère d'envoyer immédiatement une part de ce gibier au moulin, avec un certain nombre de bouteilles de vin, reliefs du déjeuner, pour que les vendangeurs et vendangeuses pussent faire à leur tour un bon repos en l'honneur des hôtes du château de la Roche-d'Eon. De son

belles dames dans leur pittoresque attirail, avec cette sorte de curiosité farouche et presque bestiale qui, en plein dix-neuvième siècle, pouvait rappeler encore une page célèbre de La Bruyère.

Le petit vignoble du père Delphin Pichard était situé non loin de la lisière des bois appartenant de temps immémorial à la maison de Chalandray, dans cette partie du Poitou, limitrophe de l'Anjou et de la Touraine où le raisin qu'on recoltait produit un petit vin blanc et mousseux d'un goût fort agréable, sorte de compromis plébéien entre les vins aristocratiques d'Anjou et de Johannisberg.

Venu lui-même pour surveiller avec la jalouse sollicitude

du propriétaire la vendange de son vignoble, ce fut le père Delphin en personne qui s'avança le premier au-devant des nouveaux venus, il eût bien voulu leur adresser une harangue, mais d'abord il n'était pas de ceux pour lesquels en pareille matière vouloir c'est pouvoir, ensuite mademoiselle Claire ne lui en laissa pas le temps, car elle s'écria aussitôt.

—Borjour, père Delphin, vous voyez que nous sommes de parole et nous venons tous faire vendange avec vous. Ainsi préparez-nous des paniers et des serpettes. Pendant ce temps-là nous allons faire une petite visite au moulin, où nous laisserons reposer nos chevaux afin qu'ils soient en état de nous ramener ce soir au château, après la fête bien entendu ; car c'est moi qui ouvre le bal, vous le savez.

—Ah ! mais oui, bonnes gens ! Je le sais bien, répondit le meunier en tourmentant entre ses doigts son couvre-chef, et je sais aussi que vous êtes la plus mignonne demoiselle qu'on puisse rencontrer à cette heure dans tous les châteaux du pays. Je sais vous conduire au moulin.

—Il est inutile de vous déranger pour cela, père Delphin, reprit Maurice, je connais le chemin. D'ailleurs vous êtes à pied, nous sommes à cheval, et il ne faut qu'un temps de galop pour arriver chez vous. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas laisser partir vos vendangeuses, surtout celles qui sont jeunes et gentilles. Vous m'en répondez sur votre tête et sur celle de votre âne, que j'aperçois là-bas, entendez-vous ?

Là-dessus, Maurice piqua des deux dans la direction du moulin, et toute la cavalcade le suivit. Un quart d'heure après, chacun avait mis pied à terre et pénétrait dans l'intérieur de cette construction mi-partie bourgeoise, mi-partie rustique, où Lucienne était restée en compagnie de sa mère pour attendre, comme elle le disait, monsieur et mademoiselle de Chalandray et leur compagnie.

L'idiote, — car il ne faut pas chercher à désigner autrement la terrible maladie dont la meunière subissait les atteintes — l'idiote était assise dans son grand fauteuil de cuir, avec son chat toujours frileusement couché sur ses genoux et qu'elle caressait machinalement. En voyant entrer tant de monde dans la salle basse où elle se tenait, et qui, suivant l'usage des campagnes, servait à la fois de grenier, de cuisine, de refectoire, et de dortoir même, elle ne donna aucun signe d'étonnement. Pourtant mademoiselle de Chalandray avait couru auprès d'elle et l'avait embrassée pieusement ; la duchesse, de son côté, était venue lui serrer la main et la contemplant avec une émotion marquée.

—Eh bien ! ma chère, lui disait Lucienne, voyez-vous tout ce beau monde qui vient nous visiter au moulin ? Reconnaissez-vous M. le comte de Chalandray qui est si gai, et mademoiselle Claire qui est si bonne, et M. Robert ? Vous savez bien, M. Robert, ce jeune officier de hussards que papa aime tant, et dont il nous parle dans toutes ces lettres, M. Robert qui si bien voulu venir passer quelques jours avec nous, tout dernièrement ? Vous ne pouvez l'avoir oublié celui-là ?

L'idiote se mit à regarder d'un air vague et atone tous ces visages qui l'entouraient, puis elle marmotta entre ses dents quelques paroles à peine perceptibles, mais il était évident que l'intelligence s'était retirée de sa pauvre cervelle... Tout à coup la duchesse de Sauves, qui n'avait cessé d'attacher sur elle un regard plein d'attendrissement en même temps que d'émotion mal dissimulée, lui dit à son tour, avec sa voix d'un timbre si harmonieux :

—Et moi, ma chère Lucienne, est-ce que vous ne me reconnaissez pas non plus ?

A ce moment, et à la grande surprise de toute l'assistance, l'idiote fut prise d'une sorte de tressaillement nerveux, et se mit à hocher la tête, comme si elle eût cherché à recueillir ses souvenirs ; puis, après avoir promené ses regards à droite et à gauche, elle balbutia ces deux mots qu'elle semblait s'adresser à elle-même : "Secret gardé !"

—Secret gardé ! répéta mentalement le duc de Sauves, qui avait tressailli, que veut-elle dire ?

Et il abaissa sur la duchesse un de ces coups d'œil pénétrants qui font l'effet d'une brûlure.

—Je ne sais, en vérité, répondit-elle avec une indifférence apparente.

Mais elle avait senti instantanément son cœur battre avec violence, et une sueur froide était montée jusqu'à son front.

—Hum ! fit à part lui le colonel de Montmagny, une visite au moulin c'est très-instructif. Ce secret-là, il faut que je le découvre.

—Oh ! ne faites pas attention, reprit Lucienne ; par instants on croirait que la raison va revenir à notre pauvre chère malade. Elle a comme cela un éclair, puis des mots sans suite. Mais le médecin dit qu'il ne faut pas y faire attention et que c'est comme si elle rêvait tout éveillée.

En effet, en cet instant même et sans se préoccuper de toute cette assistance qui l'entourait, Lucienne se mit à chanter assez distinctement le refrain d'une vieille chanson poitevine.

—Pauvre Lucienne ! s'écrièrent à la fois la duchesse et Claire.

—Pauvre Lucienne ! répétèrent en chœur les assistants, comme s'il se fût agi du répons de quelque litanie ténébreuse.

—Allons ! fit Maurice, nous ne sommes pas venus ici pour broyer du noir. Les vendanges nous réjouissent. En route, mesdames et messieurs ! Si j'étais femme, je vous dirais : Qui m'aime me suive ! Mais je gage que madame de Sauves ne demandera pas mieux que de le dire pour moi, et nous la suivrons tous, dùt-elle nous conduire en enfer. N'est-ce pas, mon colonel ? n'est-ce pas, monsieur le duc ?

—Oh ! reprit M. de Sauves avec une froideur qui n'était pas exempte d'amertume, en pareil cas il faut toujours accepter le mari.

—Pourquoi pas ! dit la duchesse en affectant un sourire. Allons le demander aux vendangeurs et aux vendangeuses.

Peu après elle eut occasion de passer devant Robert, et elle lui jeta ces mots à voix basse :

—Un grand danger nous menace tous les deux, et il faut que je vous parle.

—Où ? quand ? comment ? balbutia le jeune officier.

Madame de Sauves ne répondit pas, car cette fois elle voulait de rencontrer le regard du colonel qui l'observait avec une indiscrete curiosité.

## IV

## UN RIVAL ODIEUX

Madame de Sauves avait compris instinctivement que, entre tous les écueils au milieu desquels elle allait désormais avoir à gouverner sa barque, il en était un surtout qu'il importait de tourner, parce que de ce côté-là Robert était un ennemi aussi menaçant qu'elle pouvait l'être elle-même.

C'est pour cela que, affectant une sérénité et un enjouement en contradiction manifeste avec ce qui se passait dans son âme, elle s'empara du bras de M. de Montmagny pour traverser un petit sentier praticable seulement pour les piétons, et qui conduisait, par un raccourci à travers les prés, au vignoble du père Delphin-Picard.

—Ah çà ! colonel, s'écria-t-elle en même temps, il me semble que vous êtes devenu bien soucieux. Je vous avertis que moi aussi je suis fort curieuse. A quoi pensez-vous ?

—Oh ! madame, reprit le colonel, je pourrais vous répondre que c'est mon secret et que je le garde... Mais rassurez-vous, je suis bon prince, je pense à vous être agréable.

—Est-ce bien possible, cela ?

—Vous en doutez ? Tenez, madame, regardez devant vous ; n'apercevez-vous rien là-bas au bout de la prairie ?

—Eh ! mais il me semble que j'aperçois l'uniforme de votre régiment.

Ah ! vous connaissez l'uniforme de mon régiment ! Quel honneur pour nous, madame !

—Au moins je crains la reconnaître, dit la duchesse, qui rougit légèrement.

—Eh bien ! duchesse, vous ne vous trompez pas ; ce sont

en effet des musiciens de mon régiment que j'ai mandés pour nous faire danser tout à l'heure, ce qui vaudra mieux que le violon et la clarinette du bourg boisin.

— En vérité, colonel, on n'est pas plus galant.

— Ce n'est pas tout. Je me suis souvenu d'un vœu que je vous ai entendu exprimer. J'ai fait accompagner la musique par un vieux sous-officier de mon régiment, le maréchal des logis Bouginier ; le gendre du meunier Delphin Pichard et le père de la petite Lucienette. C'est le plus bête des sous-officiers de mon régiment, mais j'ai toujours remarqué que les belles aiment à protéger les bêtes.

— Colonel, pourquoi gâter une bonne action par un mauvais propos ? Ce n'est pas moi, d'ailleurs, c'est Claire qui a intercédé pour cela.

— Eh bien ! duchesse, prenez que je n'ai rien dit.

— À la bonne heure. Tenez, colonel, tout le monde va vous adorer ici.

— Tout le monde ? Oh ! c'est là un privilège que je ne puis ni ne veux disputer à M. Robert.

— Pourquoi donc ?

— Madame, c'est parce que je n'ambitionne ici qu'un seul suffrage.

— Lequel ? serait-ce le mien, par hasard ?

— Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

— Ah ! colonel, c'est là un vers de tragédie, et je croyais que vous n'aimiez pas la comédie.

— Ne vous y fiez pas, duchesse !

Si en effet madame de Sauves avait eu le don de lire dans l'âme de M. de Montmagny, elle y eût vu qu'il fallait attribuer à un tout autre sentiment que celui de la bienveillance, cette autorisation donnée avec tant d'empressement au maréchal des logis Bouginier de venir voir sa famille au moulin, et, au lieu de bénir le colonel, peut-être l'eût-elle maudit.

Quoi qu'il en soit, en devisant ainsi qu'on vient de le voir, la duchesse et son cavalier étaient arrivés au pied de la côte sur laquelle était situé le vignoble du père Delphin Pichard. Bientôt le colonel se vit entouré par tout le monde, tout chacun avait à cœur de le remercier.

Le père Delphin, particulièrement, avait de grosses larmes dans les yeux et ne pouvait trouver une parole. Mademoiselle de Chalandray lui vint en aide, en offrant d'embrasser l'oncle de son futur mari pour le récompenser de sa générosité et de sa galanterie. La duchesse elle-même ne put faire autrement que de l'imiter, dans une certaine mesure, en se laissant au moins embrasser à son tour. Décidément M. de Montmagny avait trouvé moyen de faire venir les atouts dans son jeu, et son visage était radieux.

Quant à Bouginier, les circonstances pémibles dans lesquelles il venait de retrouver sa pauvre famille avaient singulièrement assombri son front et, après avoir remercié un peu gauchement son colonel, il demanda la permission de prendre congé de la compagnie, pour retourner au moulin.

Après qu'on eut goûté le raisin et que la duchesse et Claire, s'armant chacune de la serpette et tenant en main le petit panier traditionnel, eurent fait pendant quelques instants l'office de vendangeuses, avec accompagnement de rires et de joyeux propos. M. de Sauves, qui était le Nestor de la bande, fit observer que la nuit venait de bonne heure à la fin de septembre, que le ciel s'assombrissait de plus en plus, et qu'il serait imprudent de prolonger une visite qui pourrait bien avoir pour couronnement quelque bel et bon orage.

— Ah ! bah ! s'écria Maurice, qui avait entrepris sur un air de fête une translation de la fameuse cantilène du *Pré-aux-Clercs* : " Dans la prairie, fraîche et fleurie, " les orages ne sont guère à craindre en automne, nous sommes venus ici pour nous amuser, pour danser surtout, et quand la musique de mon régiment est là, ce n'est certes pas moi qui m'en irai sans avoir pincé un rigodon. Ce serait un acte de désertion.

— Je ne m'en irai pas non plus, reprit mademoiselle de Chalandray sans avoir eu la gloire de faire danser M. Robert. C'est une dette cela, et je paye mes dettes.

— Moi aussi, dit la duchesse, je tiens à danser et j'invite le père Delphin Pichard.

Décidément la résistance tournait à l'insurrection.

— Eh bien ! repartit M. de Sauves, en parfait diplomate qu'il était, vous ferez à cet égard tout ce que vous voudrez, et, si l'on désire passer la nuit ici, j'y souscris de grand cœur ; mais il ne faut pas oublier que nous sommes venus à cheval et qu'il faudra s'en aller de même, puisque vous l'avez tous voulu ainsi, et cela par la pluie selon toute apparence. Il y a plus de trois lieues d'ici à la Roche-d'Eon, où nous sommes attendus pour dîner, et l'inquiétude sera d'autant plus grande de ne pas nous voir arriver que le piqueur a pris les devants avec la meule et le gibier.

— Qu'importe ? reprit Maurice ; la pluie ne doit pas effrayer des chasseurs : n'avons-nous pas nos manteaux ? et, quant à ces dames, n'avons-nous pas pour elles la carriole du père Delphin Pichard ?

— C'est vrai, cela, fit Claire ; mais que dira bonne maman, en voyant madame la duchesse rentrer au château en carriole ?

— Ma foi ! dit la duchesse, à la guerre comme à la guerre ! je ne veux pas être moins brave que vous, mon enfant. Va pour la carriole !

— Alors la patrie est sauvée ! s'écria Maurice, mais il n'y a pas un moment à perdre. En place pour la contredanse ! Une fête de vendanges avec la fanfare des husards ! il en sera parlé dans le pays toute l'année. Quel dommage que les camarades ne soient pas là !

— Les camarades ! s'écria une voix enrouée, dont l'émission fut accompagnée d'une vague odeur d'absinthe qui se répandit incontinent dans l'air ambiant ; les camarades ! présent !

En même temps on vit apparaître sous un de ces gros noyers séculaires qui jalonnent les champs de distance en distance, dans une grande partie du Poitou, la longue et maigre silhouette du lieutenant Sauvageol.

Il s'était tenu là caché depuis quelques instants, défendu à la fois contre tous les regards par l'épaisseur du noyer et par un bouquet de hottes, de mannes et de paniers que les vendangeurs avaient déposés en cet endroit et autour duquel Bou-Maza, le grand lévrier de Maurice, rôdait avec une persistance singulière.

Le doyen des lieutenants était en grande tenue, la moustache désespérément frisée et cirée, les yeux brillants et humides, les pommettes des joues enflammées et la démarche plus triomphante que jamais, mais en même temps légèrement avinée. Heureusement les sauts et les gambades de Bou-Maza qui saluait en lui une connaissance du régiment, pouvait à la rigueur permettre de se méprendre sous ce dernier rapport.

— Toi, ici ! s'écria Maurice en tendant familièrement la main au nouveau venu. Qu'y viens-tu faire ? A bas, Bou Maza ! A bas !

— Je viens d'abord, mon bon Chalandray, répondit Sauvageol avec un de ces élans de tendresse qui caractérisent généralement les buveurs de toutes les conditions, je viens pour t'embrasser.

— A la bonne heure ! fit Maurice en se prêtant avec sa bonhomie et sa jovialité habituelles à cette fantaisie de son vieux camarade ; mais, ajouta-t-il tout bas, animal que tu es ! il fallait te montrer un peu plus sobre d'absinthe aujourd'hui ; tu vois bien qu'il y a des dames.

— C'est vrai, grommela Sauvageol ; mais je voulais me donner un peu de ton, *chouïa, chouïa*, tu sais comme disent les Bédouins.

— Diable ! mon cher, tu appelles cela *chouïa* (un peu) ; tu devrais dire *bezeff* (beaucoup). Et après ?

— Après, mon bon Chalandray, je viens prendre ma part de la fête. Que veux-tu ? depuis que tu es en congé, je m'en nue à crever au régiment. Quand j'ai su par le chef de musique, avec qui je prenais l'absinthe, qu'il était mandé par le colonel pour faire danser tes vassaux et vassales, à l'occasion des vendanges, je me suis dit : Ce bon Chalandray ! je suis

sûr qu'il s'ennuie aussi de ne pas voir son vieux Sauvageol, et j'ai voulu te faire une surprise. J'ai demandé une permission au lieutenant colonel, et me voilà ! N'est-ce pas que tu es bien content ?

— Certainement, mon cher ! reprit Maurice d'un air un peu distrait et en portant ses regards sur sa sœur et sur la duchesse, qui s'étaient retirées l'une et l'autre en apercevant un visage nouveau et se tenaient depuis lors à l'écart ; mais tu vois que je ne suis pas seul ici, excuse moi donc de te quitter.

Ah ça ! tu vas me présenter d'abord à ces dames, qui seront bien aise, j'en suis sûr, de connaître ton Pylade du régiment, ton fidèle Sauvageol ?

— Dame ! si tu y tiens absolument.

— Si j'y tiens ! bigre, oui ! Tu vois, je me suis mis en grande tenue pour donner à tout le monde une haute idée des officiers du régiment. Ah ! tu ne me connais pas encore, va, mon bon. Tu vas voir que, quand je veux m'en mêler... Laisse-moi prendre ton bras.

Au moment où, un peu bon gré, mal gré, comme on vient de le voir, Maurice s'appêtait à remplir le vœu de Sauvageol, le colonel de Montmagny, qui lui même venait de rejoindre la duchesse et Claire, fit quelques pas en avant et, fixant sur le doyen des lieutenants son impitoyable lognon, il s'écria du ton le plus ironique :

— Eh ! mais, je ne me trompe pas, voilà encore quelqu'un de ma connaissance, et en grande tenue pardessus le marché ! Est-ce que vous êtes de noce, monsieur Sauvageol ?

— Non, pas précisément, mon colonel, répondit le lieutenant ; surtout, murmura-t-il en se penchant à l'oreille de Maurice, quand il est là, lui ; puis il ajouta aussitôt à haute voix : Mais, désirant être présenté à la famille de mon camarade et ami Chalandray.

— Ah ! vous voulez être présenté ? Eh bien ! je m'en charge, moi. Venez.

En même temps, se retournant vers les deux femmes, le colonel s'écria :

— Madame la duchesse, mademoiselle Claire...

— Bigre ! grommela Sauvageol, il y a des duchesses !

— Permettez que je vous présente M. Sauvageol, le doyen des lieutenants de mon régiment, leur maître à tous, à ce qu'il paraît, aux dominos, à la bouillotte, à l'écarté, au billard. Est-ce tout, monsieur Sauvageol ? Ah ! pardon j'oubliais encore que nul mieux que lui ne s'entend à faire le punch et que si l'absinthe n'existait pas il l'aurait inventée. Ne sentez-vous pas cela ? Oh ! c'est la fleur des pois de mon régiment !

— Mon colonel veut rire sans doute, balbutia Sauvageol, qui, devenu écarlate, tournait les yeux à droite et à gauche et mordillait sa moustache pour dissimuler sa confusion. En même temps il dit tout bas à Maurice :

— Mais défends-moi donc ! mon bon, défends-moi donc ! Sais-tu que c'est vexant tout de même d'être traité ainsi, en présence d'une duchesse surtout ?

Toujours sarcastique, le colonel reprit :

— Est-ce que tout cela n'est pas l'exacte vérité, mon cher Chalandray ?

Pour toute réponse Maurice se mit à rire, et peu s'en fallut que sa sœur et la duchesse n'en fissent autant. En voyant en effet depuis quelques instants la mine effarée et pitoyable du doyen des lieutenants, elles avaient eu déjà beaucoup de peine à refréner l'hilarité qui s'emparait d'elles, et c'était à double fin sans doute qu'elles portaient leurs mouchoirs à leurs figures.

Bigre ! de bigre ! s'écria Sauvageol, rougissant de colère, il me semble...

Il vous semble quoi ? reprit M. de Montmagny d'un ton sévère.

Rien, mon colonel.

— A la bonne heure ! absent du régiment, vous êtes en règle, je suppose, M. Sauvageol ?

— Parfaitement, mon colonel. Le lieutenant colonel m'a accordé une permission de vingt-quatre heures, ajoutant qu'il la ferait prolonger de quelques jours, si vous y consentiez.

Impossible, monsieur, impossible. Venez, Chalandray, mesdames, nous sommes à vos ordres. N'entendez-vous pas la musique qui attaque la ritournelle de la contredanse ? On n'attend plus que nous.

En parlant ainsi, le colonel avait tourné les talons et Sauvageol, avisant un vendangeur qui s'était approché avec curiosité pour admirer son bel uniforme de grande tenue, le pria à témoin de l'injustice et de la tyrannie des colonels en général et du sien en particulier. Il crut même devoir ajouter très-congrûment qu'il regrettait fort de n'être pas le fils d'un marquis ou d'un agent de change pour flanquer sa démission à la figure de ce grand escogriffe.

Pendant qu'il exhalait ainsi sa bile, le lieutenant Robert, qui venait d'entendre la ritournelle de la contredanse, et se souvenait de la promesse qu'on avait exigée de lui, le lieutenant Robert vint à passer.

— Hum ! hum ! s'écria Sauvageol ; en voici bien d'une autre ! ici ! qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Et le hélant aussitôt :

— Pst ! pst ! ajouta-t-il, est-ce qu'on passe ainsi devant un camarade de régiment, sans lui serrer la main ?

— Excusez-moi, monsieur Sauvageol, murmura Robert en s'approchant, je suis fort pressé. Vous vous portez bien, n'est-ce pas ?

— Vous ! vous ! reprit Sauvageol ; qu'est-ce que c'est que ce genre là ? Est-ce qu'on ne se tutoie plus à présent entre camarades ? Aurais-tu fait un héritage, par hasard, mon bon Robert, où bien, est-ce que tu te présentes à la députation ?

— Ni l'un, ni l'autre, repartit Robert ; mais on m'attend pour la contredanse ?

— La contredanse ! Eh ! mais, part à deux pour lors ; car j'en pince aussi, moi. Allons danser ! petit, allons danser ! Cela me fera oublier peut-être les moqueries et les injustices du colonel. Je vais te faire vis-à-vis. As-tu déjà invité une danseuse ?

— Oui.

— Jeune et jolie, au moins, sans cela tu me feras le plaisir de chercher un autre vis-à-vis que moi.

— C'est mademoiselle de Chalandray.

— Excusez ! Rien que cela ! mais tu la connais donc ?

— Un peu ; mais, pardon, la voilà qui me fait signe qu'elle m'attend.

En parlant ainsi, Robert, se dégageant lestement de l'étreinte de Sauvageol, qui semblait vouloir le retenir par la manche s'élança pour rejoindre mademoiselle de Chalandray. Celle-ci lui prit familièrement le bras, en lui disant avec une gaieté ingénue :

— Savez-vous, monsieur Robert, que si tous les prisonniers de guerre vous ressemblaient il faudrait les tenir enchaînés !

— Sapérotte ! fit Sauvageol en fronçant le sourcil, est-ce bien le lieutenant Robert qui est là devant moi ? Bigre de bigre ! Que s'est-il donc passé ? Ah ! mais ; ah ! mais, il faudra que je prévienne ce bon Chalandray. La sœur d'un ami c'est comme si c'était madame ou mademoiselle Sauvageol... N'est-ce pas, paysan ? ajouta-t-il en interpellant de nouveau le vendangeur, qui était resté coi devant lui.

Monsieur l'officier, bonnes gens ! répondit cet homme ; je vous demande bien excuse, je ne sais pas seulement ce que vous voulez dire ; si c'est rapport à la société du château de la Roche-d'Eon, votre camarade, l'autre officier qui va danser là bas avec la demoiselle du château pourra vous en apprendre bien plus long que moi, bonnes gens ! vu qu'il a trouvé là une fameuse auberge qui ne lui coûte rien, dà ! et qu'il est dérangé de tout, quoi !

— Hein ! plaît-il ? grommela Sauvageol, en proie à la plus pénible des stupéfactions ; le fils sournois loge au château ! il est là en subsistance chez Chalandray ! il danse avec sa sœur tandis que moi !... Ah ! les amis, les amis ! ne m'en parlez plus !

— Est-ce tout ce qu'il y a pour votre service, monsieur l'officier ? reprit le vendangeur.

—Tais-toi, paysan, repartit vivement le lieutenant, je ne t'ai pas interrogé.

Puis, après avoir caressé soucieusement sa monstache, il sembla se raviser, et prenant tout à coup son élan vers l'endroit où s'organisait la danse :

—Ah ! s'écria-t-il, le fils surnois danse avec la demoiselle du château ! Moi je vais inviter une duchesse, et l'on verra !

Le fait est que Sauvageol allait mettre ce beau projet à exécution, lorsqu'il s'aperçut que madame de Sauves avait pris le bras du père Delphin Pichard. Déjà même Robert, en compagnie de mademoiselle de Chalandray se tenait en face d'elle, prêt à lui faire vis-à-vis.

Alors, ne voulant pas en avoir le démenti, il se précipita au milieu d'un groupe de vengeuses qui, suivant la mode de la campagne, se tenaient toutes par le bras, et, avisant celle qui lui parut la plus jeune et la plus jolie, il déclina militairement son invitation. Cette invitation ayant été agréée, il saisit brusquement sa danseuse par la main et s'installa à son tour, plein de superbe aplomb, pour la contre-danse. Il n'avait pas été mal inspiré dans son choix, puisque cette danseuse n'était autre que Lucienette.

—Sauvageol ! lui cria Maurice, qui apparut en même temps, tenant à son bras l'une des vengeuses, c'est moi qui te fais vis-à-vis. Le veux-tu ?

—Je ne saurais, répondit majestueusement Sauvageol, te répondre *makach* (pas du tout ; ) mais je suis sans rancune avec toi, mon bon. J'y mets une condition pourtant c'est que nous formerons un quadrille à part, le quadrille Sauvageol, et que le lieutenant Robert n'en sera pas ; on lui dit *makach* au lieutenant Robert.

—Comme il te plaira, vieux grincheux.

—Nous ne sommes pas fiers, nous, n'est-ce pas ? repartit le lieutenant Soleil, nous dansons avec les paysannes. Ce n'est pas comme le fils surnois.

—Tais-toi donc ! Sauvageol, tu parles trop aujourd'hui. Tu n'es pas ici pour jouer de la langue, mais des jambes. Allons, en place ! en place ! c'est à notre tour de figurer, et j'espère que tu vas te distinguer.

—Tu vas voir, mon bon ; tu vas voir !

La-dessus, ayant rajusté son dolman et sa pelisse, frisé sa monstache, puis s'étant suffisamment rengorgé, le doyen des lieutenants se lança vers Lucienette dans la mêlée chorégraphique.

Tout en faisant sa partie dans la queue du chat, il trouva moyen de mettre sa danseuse au courant de tous ses griefs, réels ou imaginaires, contre son colonel et contre le lieutenant Robert ; mais, du moment où il en vint à ce dernier, l'attitude de la petite meneuse, jusque-là presque compatissante, changea complètement.

La fillette, en entendant prononcer le nom du jeune lieutenant accompagné d'une épithète moisonnante, n'avait pu tout d'abord s'empêcher de rongir, et une petite moue des plus prononcées s'était imprimée aussitôt sur sa fraîche et candide physionomie. Ce fut bien autre chose, lorsqu'elle revint à sa place, et que Sauvageol, obstiné dans ses rancunes, se mit en devoir d'épancher sa bile, avec force explications incongrues, à l'encontre d'un rival odieux, elle l'arrêta brusquement au milieu d'une de ses phrases, et avec une franchise toute poëtesque :

—Monsieur l'officier, s'écria-t-elle, si c'est pour me dire du mal de M. Robert, que vous m'avez engagée à danser, vous ferez bien de me ramener où vous m'avez prise et de choisir une autre danseuse. Entendez-vous ! bonnes gens !

—Ah ! bah ! répliqua Sauvageol avec une sorte d'effarement ; mais il est donc écrit là-haut, comme disent ces gueux de Bedouins, que je rencontrerai partout sur mon chemin le fils surnois. Ce gaillard-là ne se contente pas d'ensorceler la demoiselle du château, il vient encore enjôler les filles de ce village ! Cela ne se passera pas comme ça, bigre de bigre !

Puis, Sauvageol, laissant tomber sur sa danseuse un regard demi-important, demi-courroucé :

—Petite ! ajouta-t-il, d'où connaissez-vous, s'il vous plaît, le lieutenant Robert ?

—D'où je le connais, Seigneur mon Dieu !... Demandez au père, à la mère, au grand-père ! D'où je le connais ! Après ma famille, c'est monsieur Robert que j'aime le mieux, bonnes gens !

—Bonnes gens ! bonnes gens ! grommela Sauvageol ; ah ça ! est-ce que c'est moi qu'elle appelle ainsi ? Ce serait manquer de respect à mon grade, et, parce que cette petite est douée d'une assez agréable frimousse, je ne dois pas souffrir qu'une simple vulageoise... Petite, continua-t-il en haussant la voix, apprenez que je ne fais point partie de ce que vous appelez les bonnes gens ; apprenez encore que je me nomme le lieutenant Sauvageol, et que je suis bien connu pour ne me laisser juper l'herbe sous le pied par personne, fût-ce par le lieutenant Robert.

—Ah ça ! s'écria un nouvel interlocuteur dont le verbe sonore vint suspendre le cours des fanfaronnades du plus grincheux des officiers de hussards, à qui diable en avez-vous actuellement, monsieur Sauvageol ? Si vous continuez de rouler ainsi les yeux et de faire la grosse voix, savez-vous que vous allez faire fuir votre danseuse ?

—En voici bien d'une autre ! murmura Sauvageol, qui, en se retournant, venait de se croquer face à face avec M. de Montmagny ; c'est le colonel à présent ! De quoi se mêle-t-il ? je ne suis pas ici en service, sacrebleu !

—Vous ne voulez pas me répondre ? reprit M. de Montmagny avec un accent de bonhomie tout à fait inaccoutumé de sa part. Je vois ce que c'est : vous me gardez un peu rancune parce que je vous ai refusé tout à l'heure une permission de quelques jours. Qu'en feriez-vous de cette permission, si je vous l'accorde ? Je gage, poursuivit le colonel en baissant la voix, que c'est pour faire la cour à votre danseuse, la jolie Lucienette. Fi ! monsieur Sauvageol, fi ! c'est fort cela ! la fille d'un camarade de régiment, du vieux maréchal des logis Berginier, la protégée du lieutenant Robert ! Ah ! mais, prenez-y garde au moins, si j'accède à votre requête !

—Mon colonel, balbutia Sauvageol, abasourdi d'un changement d'humeur et de détermination dont le véritable motif lui échappait, je vous promets...

—Ne promettez rien, monsieur Sauvageol, sinon d'être aimable et galant avec mademoiselle Lucienette, comme c'est votre devoir, et de ne plus ouvrir à tout propos et à chaque instant la soupape à vos ressentiments contre M. Robert. Vous lui en voulez donc un peu à ce pauvre M. Robert ?

—Un peu ! un peu ! mon colonel, un Bédouin vous répondrait *bezef*.

—Mais vous n'êtes pas Bédouin, vous ; vous êtes Français. monsieur Sauvageol. Il faut laisser aux Bédouins leurs sortes manies de vengeance.

—C'est selon, mon colonel...

—Qu'est-ce qu'il vous a donc fait M. Robert ? Je vous le demande.

—Ce qu'il m'a fait, mon colonel, ce qu'il m'a fait ?... Mais ce serait trop long à vous dire.

—Et moi je ne veux pas le savoir. Je vous donne une permission de huit jours et me charge de prévenir le lieutenant-colonel.

—Bien vrai, mon colonel, bien vrai ? Vous ne plaisantez pas, cette fois ?

—Est-ce que je plaisante jamais, monsieur Sauvageol ?

—Merci, mon colonel, merci !

À ce moment la musique militaire venait d'achever la ritournelle de la seconde figure du quadrille, de celle qu'on appelle l'éte, et Sauvageol dans un état voisin de l'extase, se lança avec une pétulance extraordinaire pour remplir le rôle de cavalier en avant. Comme cet exercice chorégraphique venait de le rapprocher de Maurica.

—Eh bien ! mon bon, fit-il triomphalement, as-tu entendu ce que vient de me dire le colonel ?

—Nullément, répondit M. de Chalandray.

— La paix est fait, le colonel est venu à la botte, mon cher. Voilà ce que c'est que d'avoir de la dignité comme moi. On impose même à ses supérieurs. J'ai une permission de huit jours, et j'espère bien que tu vas en profiter pour m'engager à les aller passer chez ta grand'mère. La marquise sera bien aise de faire connaissance avec ton ami Sauvageol.

— Je ne crois pas, mon cher, je ne crois pas ; ma grand'mère est assez morose, un peu grognon même, et elle ne peut pas supporter certaines odeurs, celle de l'absinthe, par exemple.

— Je la plains, reprit sentencieusement Sauvageol ; mais sois tranquille, mon bon, je ferai en sorte qu'elle ne s'en aperçoive pas.

— Excuse-moi, mon cher Sauvageol, si je ne t'invite pas reparti M. de Chalandray avec embarras, mais il y a déjà pas mal de monde au château, et un officier de plus pourrait gêner.

— Je comprends. On a le bonheur insigne de posséder le lieutenant Robert, et cela suffit à tous, même à toi. Ce n'est pas gentil, au moins, ce que tu me dis là, Chalandray. Que veux-tu que je fasse à présent de ma permission ?

— Dame ! Ce que tu voudras.

— Ah ! méchant frère ! s'écria tout à coup mademoiselle de Chalandray, qui, placée à peu de distance, avait entendu la fin de ce dialogue, pourquoi faire ainsi de la peine à ton camarade ? Puisque monsieur désire tant venir nous voir à la Roche-d'Eon, c'est moi qui me charge de le présenter moi-même à bonne maman. Entendez-vous, monsieur ? ajouta-t-elle dans sa bonté candide et en faisant un belle révérence à Sauvageol, vous viendrez déjeuner avec nous demain, c'est moi qui vous invite.

Le front de Sauvageol s'illumina et devint presque phosphorescent. Il essaya de trouver quelque madrigal bien senti et de haut goût pour exprimer sa reconnaissance et son ravissement, mais il ne put que balbutier quelques mots parfaitement inintelligibles. Aussi bien déjà retentissait la formule consacrée encore, au moins à cette époque, au village, où la contre-danse s'exécutait, comme l'exercice militaire, par voie de commandement : " Cavaliers, balancez vos dames ! "

## V

## L'ORAGE AU BOIS.

Pendant que les musiciens s'escriment à qui mieux mieux, et que leurs instruments de cuivres retentissent, répercutés par tous les échos de la prairie, les vendangeurs et les vendangeuses, excités par l'exemple de Maurice, se livrent aux exercices chorégraphiques les plus osés. C'est un spectacle qui paraît divertir singulièrement madame de Sauves et mademoiselle de Chalandray, un peu empêchées l'une et l'autre par leurs longues jupes d'amazone qu'elles ont rattachées tant bien que mal autour de leur ceintures.

C'est le moment où le bal champêtre est dans tout son animation, où les pieds et les coudes se heurtent, où les voix se confondent. Il faut en profiter pour saisir au passage quelques bribes de la conversation qui venait de s'engager entre mademoiselle de Chalandray et le lieutenant Robert.

— Eh bien ! monsieur, vous avez beau dire : il me semble que vous ne vous en tirez pas plus mal qu'un autre.

— Vous êtes indulgente, mademoiselle ; mais, tenez, tout le monde n'est pas de votre avis.

— Qu'en savez-vous ?

— Vous voyez mon colonel qui cause là-bas avec M. le duc de Sauves, et qui me regarde en ricanant. Je suis sûr que ces deux messieurs se moquent de moi.

— Du moment où votre dansense est contente de vous, que vous importe le reste ?

— C'est égal, je me rends justice. Allez, mademoiselle ; je sais bien qu'en accordant ainsi l'étréne de vos contredanses à un pauvre diable aussi inexperimenté, aussi gauche que moi, vous voulez vous montrer bonne et aimable pour moi, comme

toujours, mais, dans le fond de votre âme, vous ne pouvez ni ne devez vous empêcher de penser, à cette occasion, à un autre ?

— Quel est cet autre ? reprit Claire, moitié rêveuse, moitié souriante.

— Ai-je besoin de le nommer ?

— Mais vous, monsieur, en dansant avec moi, n'avez-vous pas aussi pensé à une autre personne ?

— Encore une allusion ! Ah ! mademoiselle si pouviez lire ce qui se passe en ce moment dans mon cœur !

— Eh bien ! qu'y verrais-je ?

— Vous y verriez ce que je ne puis ni ne veux vous dire.

— Ah ! bah ! je ne comprends pas les énigmes.

— Plaignez-moi, du moins. C'est tout ce qu'il m'est permis d'ajouter.

— Comme si vous étiez à plaindre ? . . .

— Oh ! plus que vous en pensez.

— Je n'en crois rien. Tâchez de me convaincre.

— Il faudrait pour cela trahir un secret.

— Oui-da ? Savez-vous que vous piquez ma curiosité ? Ce secret, quel est-il ?

— Il ne m'appartient pas, et je mourrais plutôt que de vous le dévoiler.

— Oh ! ceci devient tragique, reprit en riant mademoiselle de Chalandray ; allez, monsieur, je ne veux pas votre mort. Je ne vous veux même pas le moindre mal, soyez-en bien sûr.

Au milieu de ce colloque, où la candeur de la jeune fille n'avait d'égalé que l'ingénuité du jeune homme, l'un et l'autre oublièrent que leur tour de figurer était venu.

les observait depuis quelques instants avec une expression de physionomie d'ironie devenue impatiente, s'avança tout à coup auprès d'eux et, saisissant vivement la main de mademoiselle de Chalandray, en même temps qu'il faisait signe au jeune officier de se retirer.

— Mon cher, lui, dit-il du ton le plus insolemment péremptoire, décidément vous n'avez pas autant de succès comme danseur que comme chasseur, chanteur ou comédien. Tenez, j'ai pitié de vous et je vais vous remplacer auprès de mademoiselle. En attendant, je ne puis que vous engager à aller prendre des leçons auprès de votre camarade M. Sauvageol.

— Mais, mon colonel, balbutia Robert qui pâlit et rougit à la fois, il me semble qu'il faudrait au moins que mademoiselle vous eût demandé de prendre ma place, et c'est ce qu'elle n'a pas fait.

— Allons donc ! reprit de Montmagny, mademoiselle est trop polie pour cela. D'ailleurs, ajouta-t-il avec quelque hauteur, ne me devez-vous pas tous deux respect et obéissance, mademoiselle parce que je vais être son oncle, vous parce que vous êtes mon subordonné ?

— Mon colonel, répondit Robert avec le plus grand sang-froid, vous oubliez un autre de vos titres, le seul peut-être qui, en dehors du régiment, m'impose à votre égard sinon l'obéissance, au moins le respect ; c'est votre âge. Devant ce titre-là vous me trouverez toujours prêt à m'incliner profondément.

Là-dessus le jeune homme salua successivement mademoiselle de Chalandray et M. de Montmagny, puis il s'éloigna.

— Mon âge ! mon âge ! balbutia le colonel à qui le rouge venait de monter au front ; comme si un homme de quarante-huit ans n'était pas encore jeune ? M. Robert est un impertinent.

— Il me semble, en tout cas, répondit Claire encore tout interdite, qu'il n'y a là qu'un rendu pour un prêt.

Comprenant alors peut-être la nécessité d'excuser, au moins vis-à-vis de mademoiselle de Chalandray, l'étrangeté de son procédé, M. de Montmagny partit d'un grand éclat de rire et s'écria :

— Au fait, ma chère nièce, vous avez peut-être raison. C'est que vous ne savez pas, vous, jeune fille, comme c'est bon le pouvoir ! On est toujours tenté d'en abuser.

— Il paraît, en tout cas, reprit la jeune fille un peu sèche-ment, que vous ne résistez guère à vos tentations.

—Que voulez-vous ? je n'ai jamais mieux compris qu'en ce moment tout ce que nous avons perdu, nous autres gentils-hommes, en perdant les droits seigneuriaux.

—Et moi, répartit vivement mademoiselle de Chalandray, tout ce que les autres y ont gagné

—Tudieu ! mademoiselle Claire, je crois que vous vous entendez à la riposte ; mais, prenez garde, ces ripostes-là ont une odeur singulièrement démocratique. Fi ! fi ! mademoiselle de Chalandray ! cela sent la sauce Robert.

—Colonel, vous oubliez à votre tour que c'est à vous d'aller en avant. Cavalier seul ! Quand on veut donner des leçons aux autres, il ne faut pas se mettre dans le cas d'en recevoir.

—Diable ! fit le colonel, qui s'empressa de s'exécuter, je vois que mon neveu n'a qu'à se bien tenir, car il trouvera à qui parler.

Il y a, ou plutôt il y avait à l'époque où se passe ce récit, dans bon nombre de campagnes en France et particulièrement en Poitou, à la contredanse, on embrassait sa danseuse. Comme le colonel se disposait en conséquence à user de son droit, mademoiselle de Chalandray lui dit d'un ton moitié sérieux, moitié enjoué :

—Halte-là ! colonel, vous êtes un usurpateur, et je ne vous dois rien ; vous m'avez d'ailleurs embrassée aujourd'hui. S'il y a dette de ma part, c'est à M. Robert à en venir réclamer le paiement.

Celui qui se trouvait ainsi à son insu l'objet d'une si charmante préférence était resté immobile et pensif à quelque distance, et ce ne fut que sur les incitations expresses qui lui vinrent à la fois de toutes parts qu'il osa s'approcher en rougissant. Son cœur battait avec violence et ses lèvres devinrent toutes tremblantes en effleurant pour la première fois la joue vermeille et onduveteuse qu'on lui tendait.

—Ouais ! se dit à part lui M. de Montmagny, qui se mordit les lèvres de dépit, est-ce que, par aventure, ce petit lieutenant aurait fait coup double ? Par la sambleu ! le moment est venu d'y mettre bonne ordre.

En même temps, comme le quadrille était terminé, le colonel s'approcha de la duchesse de Sauves et lui demanda de lui accorder la contredanse suivante.

—Impossible, colonel, répondit la duchesse ; je le regrette, mais je suis invitée.

—Me sera-t-il permis de vous demander par qui ?

—Par M. Robert.

—Encore !... Mais, madame, je ne l'ai pas vu vous adresser la parole.

—En vérité ?... Cela est pourtant ainsi.

—Mais il ne sait pas danser, le pauvre garçon, et j'ai dû prendre sa place tout à l'heure.

—Raison de plus, colonel, je veux lui donner une leçon... à la campagne, vous comprenez.

—Ah ! madame, la duchesse entreprend des éducations ! c'est différent ; seulement, je voudrais pouvoir lui faire complimenter de son écolier, et là, vraiment, sur mon honneur ! je n'en trouve pas le moyen.

—C'est fâcheux pour lui, colonel, mais il est bien jeune ; croyez-moi, il se formera.

—Du moment où vous voulez bien vous en mêler, madame, je n'ai garde d'en douter.

M. de Montmagny avait évidemment toutes les peines du monde à se posséder, une vive agitation se lisait dans tous les traits de son visage, ses doigts se crispaient, il avait à la main un mirliton, il le serrait si fort qu'il le brisa.

Sur ces entrefaites, Robert, prévenu par Maurice que la duchesse comptait sur lui pour cavalier, en comprenant qu'elle n'avait pas trouvé d'autre moyen pour la communication qu'elle avait annoncé l'intention de lui faire, s'avança timidement auprès d'elle et se mit en devoir de lui offrir sa bras.

Déjà l'on venait de se remettre en place pour une nouvelle contredanse, déjà les musiciens attaquaient la ritournelle d'un quadrille d'Auber, lorsqu'un éclair formidable, bientôt suivi d'un violent coup de tonnerre, déchira les nuages amon-

celés depuis quelques instants sur la tête des danseurs et des danseuses. En même temps la pluie commença à tomber à grosses gouttes. Ce fut un sauve-qui-peut universel, et chacun commença par se réfugier sous les arbres qui encadraient la prairie.

—Je vous l'avais bien dit, ma chère Héléne, s'écria M. de Sauves en accourant auprès de sa femme. Voilà l'orage qui se déclare, le ciel est pris de tous les côtés, et cela peut durer longtemps.

—Je n'en crois rien, reprit Maurice, toujours imperturbable dans son optimiste gaieté. C'est un grain qui va passer. Il doit bien y avoir ici près quelque grange ou quelque hangar pour nous abriter et pour continuer à danser. Par tous les diables ! Il ne faut pas que la musique des hussards soit venue pour nous faire danser une contredanse. N'est-ce pas votre avis, mesdames ?

—Monsieur de Chalandray, répartit froidement le duc, vous m'obligerez de ne pas insister davantage. Les vendangeurs et les vendangeuses sont chez eux ici et peuvent danser tant que bon leur semblera, puisque la musique leur reste ; mais il n'en est pas de même de nous. Si vous m'en croyez, à la première éclaircie, nous gagnerons le moulin et l'on fera seller les chevaux et atteler la carriole pour partir tout de suite. Votre grand-mère serait inquiète, et avec raison, si nous nous attardions davantage.

Sur un signe de la duchesse, Maurice s'inclina, et bientôt, en effet, l'averse ayant cessé au moins momentanément, il devint possible de regagner le moulin, en suivant l'étroit sentier qui traversait la prairie ; puis, sans plus de retard, on s'occupait d'organiser le retour.

Le maréchal des logis Bouginier et son beau-père, en voyant l'orage se déclarer, n'avaient pas manqué de se préoccuper de la question des moyens de transport pour les hôtes du château de la Roche-d'Eon ; indépendamment de la carriole du moulin, on avait mis en réquisition le cabriolet du curé du village voisin ; car, en Poitou, à cette époque véritable pays de cocagne pour le clergé campagnard, il n'y avait guère de desservant dans la plus humble paroisse qui n'eût son cheval et sa voiture. Le cabriolet n'était pas en très-bon état, mais, comme la carriole, il était couvert tant bien que mal.

Ces deux véhicules pouvaient, à la grande rigueur, offrir un abri, chacun pour deux ou trois personnes en se gênant c'était tout ce qu'il fallait, et madame de Sauves en témoigna une vive reconnaissance à Bouginier et à Lucienette, car elle appréhendait à bon droit, par un pareil temps et à nuit close, les journées deviennent déjà bien courtes au commencement de l'automne, et le soir approchait, qu'un voyage de trois lieues à cheval ne fût préjudiciable à la santé de son mari.

Cependant les deux jeunes officiers déclarèrent d'une commune voix qu'ils ne voulaient gêner personne, et que, habitués en Afrique à affronter des pluies bien autrement violentes que celle dont on se trouvait gratifié pour le moment, ils feraient la route à cheval, se réservant de se sécher devant un bon feu, en arrivant à la Roche-d'Eon. N'était-ce pas une chance fort agréable et qui leur échait rarement que de trouver au bout de la route un pareil gîte d'étape ?

Maurice sollicita d'ailleurs énergiquement pour lui et son compagnon la faveur de servir d'écuysers cavalcadours à la duchesse et à Claire. Quant à MM. de Sauves et de Montmagny, il avait été convenu préalablement qu'ils monteraient dans le berlingot du curé et qu'ils ouvriraient la marche en éclaireurs.

Les choses ainsi réglées, on choisit parmi les chevaux du château ceux qui avaient l'habitude d'être employés à double fin, pour la selle et pour la voiture, afin d'arriver plus vite qu'il n'était permis de l'espérer avec les coursiers habituels du moulin et de la cure ; les autres chevaux de chasse leur furent adjoints au moyen d'un attelage en arbalète, pratiqué de la façon la plus élémentaire avec des cordes ; enfin les domestiques ayant enfourché chacun le cheval de devant, on se trouva, suivant l'observation de Maurice, à même d'affectuer le retour à

la Roche-d'Eon suivant la mode la plus élégante, à la Daurmont.

Mademoiselle de Chalandray embrassa une dernière fois sa nourrice, qui ne cessait d'attacher sur la belle duchesse de Sauves des regards empreints d'une expression singulière et indéfinissable, puis le père Delphin Pichard, son gendre Bougnier et la petite Lucienette s'approchèrent pour prendre congé de la brillante compagnie qui leur avait fait l'honneur de s'arrêter au moulin, et leur adressèrent force souhaits de bon voyage. Toutes ces formalités remplies, la caravane s'ébranla et l'on se mit en route.

Sauvageol, seul, ne se trouva pas en mesure d'assister au départ de la caravane ; car il était déjà en train d'apprendre l'arabe de sa façon aux vendangeurs et surtout aux vendangeuses, dans une grange métamorphosée en salle de bal.

Suivant son usage invétéré, Bou-Maza, le grand lévrier de Maurice, s'était énergiquement refusé à se séparer de son maître et de sa monture, bien que Claire et la duchesse lui offrisent un abri, dans la carriole, à leurs côtés. Bravant la pluie qui commençait à tomber avec violence, il s'était mis à galoper non moins gravement que philosophiquement à la portière, et se contentait de temps à autre de secouer les oreilles.

D'abord les deux véhicules se suivirent avec assez de fidélité ; mais bientôt celui dans lequel le duo de et le colonel avaient pris place, et qui, plus étroit, se trouvait beaucoup plus léger, prit les devants avec une telle rapidité qu'on dut renoncer à le suivre. Aussi bien les deux chevaux attelés à la carriole, désorientés sans doute par un mode de harnachement tout nouveau pour eux, semblaient quelque peu gênés dans leur allure et montraient une disposition insurmontable à se cabrer. Cela leur arrivait particulièrement toutes les fois qu'ils entendaient retentir dans la campagne un coup de tonnerre accentué avec une certaine force. Pour comble de disgrâce, le vent et la pluie, qui faisaient rage, éteignirent bientôt l'unique lanterne dont la carriole était munie.

Dans une pareille conjoncture, ni les voyageuses ni leurs écuyers ne se trouvaient en mesure d'échanger une parole. C'eût été d'ailleurs peine perdue au milieu de tous les bruits combinés de l'orage, du vent, des fers des chevaux et des jantes des roues sur les pierres ou sur le gravier de la route ; joignez à tout cela l'ébranlement de toutes les vieilles ferrailles dont la carriole était outillée et qui, eu égard à son mode de suspension des plus rudimentaires, semblaient se livrer ensemble à une sarabande des plus effrénées. C'était donc, comme on le voit, sous d'assez piteux auspices que s'accomplissait un retour qu'on avait rêvé plein d'entrain et de gaieté comme le départ.

Il y avait environ une heure qu'on avançait de la sorte sur un chemin de moyenne vicinalité, assez mal entretenu, comme ils l'étaient généralement presque tous en 1847, en Touraine comme en Poitou, et dont les éclairs seulement se chargeaient par intervalles d'illuminer les flaques d'eau et les ornières.

On pouvait espérer que, en une demi-heure, trois quarts d'heure au plus, eu égard à l'obscurité et au mauvais temps, on arriverait au château de la Roche-d'Eon.

Tout à coup, à la traversée d'un bois, le cheval de devant, celui qui montait le domestique en postillon, effrayé par un bouleau qui était tombé sur le bord de la route et dont le spectre blanc gisait tout de son long dans le fossé, fit un écart et se renversa en arrière sur le brancard de la carriole. Le cheval attelé à ce brancard se mit de son côté à reculer. L'écart du cheval de devant avait été si brusque que le domestique se trouva desarçonné du coup et tomba au beau milieu de la route.

Pendant ce temps-là la voiture, roulant toujours en arrière, s'en allait verser avec fracas, en se couchant sur le flanc dans le fossé opposé à celui où se trouvait l'arbre, que la foudre sans doute avait brisé.

Au bruit de cette chute, un double cri s'échappa de deux poitrines, en un clin d'œil, Maurice et Robert étaient à bas de leurs montures, et s'élançaient à la tête des chevaux de la carriole. L'un de ces chevaux était tombé sous le brancard et

s'y débattait, tandis que l'autre se cabrait et lançait des ruades multipliées, qui pouvaient aggraver à chaque instant la catastrophe. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à les maîtriser.

Le domestique qui heureusement n'était pas blessé et devait en être quitte pour quelques légères contusions, s'empressa d'accourir de son côté et se mit d'abord en devoir de rallumer la lanterne. Pendant ce temps-là les deux jeunes gens, pleins d'angoisse, interrogeaient avidement les deux voyageuses. Ce fut mademoiselle de Chalandray qui se fit entendre la première.

— Rassurez-vous ! s'écria-t-elle, ni madame de Sauves ni moi n'avons le moindre mal. Aidez-nous seulement à sortir de notre prison, où nous ne sommes pas très à notre aise. Ouf ! ajouta-t-elle en sautant à bas de la carriole, appuyée sur le bras de son frère, tandis que Robert maintenait les chevaux, voilà ce qu'on peut appeler une journée aux aventures. Bou-Maza a décidément plus d'esprit que nous. Il a mieux aimé être mouillé jusqu'aux os que de risquer de les avoir brisés.

Le fait est que Bou-Maza, malgré le peu d'intelligence dont on prétend que sont doués les chiens de son espèce, s'était couché sur une touffe de bruyères, au bord du fossé ; et mollement posés sur ses pattes crottées repliées sous son ventre, il semblait, en contemplant à la lueur de la lanterne enfin rallumée l'étrange spectacle dont il était le témoin, s'applaudir intérieurement de sa détermination et narguer tout le reste.

Madame de Sauves s'étant à son tour frayé un passage avec l'aide de Maurice et ayant mis pied à terre, on tint conseil sous un gros arbre auprès duquel les deux officiers avaient attaché leurs chevaux.

— Tant de tués que de blessés, dit M. de Chalandray, je me plais à constater qu'il n'y a personne de mort.

— A l'exception de la carriole du père Delphin Pichard, reprit la duchesse, il me semble qu'elle n'est plus guère en état de faire un bon service.

Le domestique faisait remarquer en effet, à l'instant même, que le rustique véhicule était fort endommagé, le brancard et une roue ayant été brisés.

— Diable ! reprit Maurice, cela devient on ne peut plus sérieux. Comment faire pour retourner au château ?

— Oui, comment faire ? répéta le chœur féminin.

— Il y aurait un moyen, dit Maurice, un moyen héroïque, le plus prompt à coup sûr comme le plus praticable, ce serait que ces dames montassent en croupe derrière nous. Je me chargerais, moi de ma sœur, et si madame de Sauves y consentait, je suis sûr que mon camarade Robert ne demanderait pas mieux que de tenter l'aventure. Ah ! dame ! je conviens que cette façon de voyager n'est pas précisément aristocratique ; mais il fait nuit, il pleut à verse, nous sommes à la campagne, et foin de l'étiquette et des convenances sociales quand il peut en résulter une fluxion de poitrine !

— Frère, répondit mademoiselle de Chalandray avec une vivacité voisine de l'irritation, c'est ridicule et insensé ce que tu nous proposes là ! Que penserait-on de nous ? que dirait bonne maman !

— En effet, ajouta madame de Sauves, je ne crois que la chose soit convenable, surtout en ce qui me concerne, et il vaut mieux attendre qu'on vienne au-devant de nous.

— A votre aise, mesdames ; vous préférez la fluxion de poitrine ou le rhum tout au moins à une poétique cavalcade renouvelée des ballades allemandes, cela vous regarde ; en ce cas, il n'y a qu'un parti à prendre ; ce garçon qui vous a si bien versées, je gage que ce n'est pas sa faute à ce pauvre diable, et il ne faut pas lui en vouloir, ce garçon va achever de dételer ses chevaux, il prendra le meilleur, et il galoppera à bride abattue jusqu'au château ; là il racontera ce qui s'est passé, et demandera qu'on nous envoie sur-le-champ une voiture. Sans cela nous pourrions attendre longtemps.

— Adopté ! adopté à l'unanimité ! s'écrièrent les deux femmes.

— Seulement, songez bien que c'est, suivant toute apparence, trois quarts d'heure pour le moins à passer ici à la belle étoile,

Avec vous, mesdames, ce n'est pas nous à coup sûr qui nous en plaindrions, n'est-ce pas ami Robert ?

— Oh ! non pas certes, reparti avec feu le jeune lieutenant.

— Comme il l'aime ! murmura Claire devenue plus pensive.

Au bout de quelques instants, le domestique étant rémonté à cheval et ayant pris la route du château, madame de Sauves s'écria :

— Il me semble que la pluie nous gagne sous cet arbre, et que nous pourrions trouver un autre abri, moins périlleux d'ailleurs en temps d'orage.

— C'est vrai, cela, fit Maurice. Il y a d'abord la carriole, qui ne risque plus de verser, à présent ; mais il est impossible de s'y loger à quatre.

— Qu'à cela ne tienne, reprit madame de Sauves ; à la lueur d'un éclair, j'ai aperçu tout à l'heure une petite cabane de cantonnier là-bas sur la route à cinquante pas d'ici ; on y sera parfaitement à l'abri de la pluie.

— Ce n'est pas plus grand que la carriole, objecta Maurice, et il faudra nous séparer. Côté des hommes, côté des femmes. Je n'aime pas ces divisions là. Au surplus, ajouta-t-il en jetant à Robert un regard d'intelligence, rien de plus facile que d'arranger les choses. Ce serait un crime de lèse-galanterie que de vous laisser l'une et l'autre, mesdames, sans protecteur. Je crois que la cabane du cantonnier est encore un meilleur abri que la carriole. Madame de Sauves va s'y réfugier sous les auspices de mon ami Robert, et, quant à moi, j'entre dans la carriole avec ma sœur,

En parlant ainsi et sans attendre la réponse de la duchesse, Maurice avait saisi le bras de sa sœur, lorsque celle-ci, se débattant à lui avec une énergie singulière, se rapprocha vivement de madame de Sauves et s'écria :

— Mais madame, dites donc à mon frère qu'il n'a pas le sens commun aujourd'hui, que vous ne pouvez nous quitter, pas plus que je ne dois vous quitter moi-même ! Dites-lui cela, je vous en prie.

— Tudieu ! petite sœur, murmura Maurice, qu'elle animation !

— Ma chère enfant, reprit la duchesse devenue à son tour songeuse, rassurez-vous, je n'ai nulle intention de me séparer de vous.

— Il paraît, reprit Maurice, que ce que je viens de proposer est tout à fait *shoking*, mesdames, je vous en fais mes excuses. Affrontons donc la foudre et supportons la pluie aussi philosophiquement que mon brave Bou-Maza. Si le tonnerre tombe et nous écrase, nous ne pouvons mourir en plus charmante compagnie. Pourtant, comme vous n'êtes pas, ainsi que Bou-Maza, à l'épreuve des rhumes, vous nous permettrez au moins de vous offrir nos manteaux.

En même temps il se défit lestement de celui qu'il avait sur les épaules et enveloppa celles de sa sœur. Robert s'empressa naturellement de l'imiter auprès de la duchesse. Cependant, au bout de quelques instants, la situation de cette dernière vis-à-vis du jeune officier devint délicate et même assez perplexe. En effet, le premier soin de mademoiselle de Chalandray avait été de partager avec son frère le manteau dont celui-ci s'était si généreusement dépouillé ; et, comme la pluie venait de redoubler, madame de Sauves ne put se dispenser de faire la même offre à Robert. D'abord celui-ci refusa ; mais, sur l'insistance très-vive de la duchesse et de Maurice, il fallut bien qu'il se laissât faire et Chalandray put s'écrier avec son inépuisable fonds de bonne humeur.

— Ne dirait-on pas que nous jouons aux tableaux vivants ? Qui veut voir Paul et Virginie en partie double ? C'est un spectacle que nous offrons gratis à Bou-Maza, et que d'autres payeraient bien cher.

— Frère, ne put s'empêcher de répondre à voix basse mademoiselle de Chalandray, es-tu bien sûr que ce spectacle-là serait du goût de tout le monde, au château ?

— Oh reparti madame de Sauves en riant, pour moi je serais bien plutôt madame de la Tour ; n'est-ce pas ainsi qu'on pomme la mère de Virginie ?

— En effet, dit Claire ; mais ajouta-t-elle avec un soupçon d'amertume, dans ce cas, probablement Virginie serait avec sa mère.

C'est par de semblables propos que les deux couples s'efforçaient sinon de charmer tout au moins de tromper une attente qui menaçait, on le sait, de se prolonger assez avant dans la soirée. Parfois, la pluie, qui avait fini par percer les feuilles des arbres, empruntait aux lueurs des éclairs les apparences fantastiques d'un déluge de diamants, de rubis et d'émeraudes. Parfois aussi la forêt redevenait sombre, et quand nul ne parlait, l'on n'entendait plus que le clapotement monotone de l'averse qui tombait toujours et que scandait d'une façon sinistre la plainte du vent de bise s'engouffrant dans la cime des hautes futaies.

Tout à coup le lévrier se mit à aboyer.

— Hum ! hum ! reprit Maurice, est-ce un chevreuil qui s'approche ou un simple voleur ?

— Ni l'un ni l'autre, reparti Claire. Est-ce que vous n'entendez pas un bruit de voitures sur la route ? Je suis sûre qu'on vient au-devant de nous.

En effet, aux heures des éclairs, qui s'en allaient peu à peu décroissant aux limites de l'horizon, il en succédait d'autres au loin sur la route d'une nature toute différente et qui, pénétrant à travers les branchages et le feuillage des arbres, semblaient des lucioles affolées et emportées sur les ailes du vent. A ces lueurs se mêlait le bruit de plusieurs chevaux lancés au grand trot et d'une ou plusieurs voitures traînées, ou pour mieux dire emportées à fond de train.

Bientôt les lucioles se transformèrent tout simplement en falots et en lanternes, que tenaient à la main des domestiques à cheval, galopant devant une grande berline, suivie à peu de distance d'une autre voiture.

Cette berline était celle de la marquise douairière de la Roche-d'Eon, qui justement inquiétée de ne pas voir rentrer ses hôtes, et les sachant à cheval par un pareil temps, avait donné ordre d'ateler et d'aller au devant d'eux.

Chemin faisant, on avait d'abord rencontré le duc et le colonel, puis le domestique envoyé en exprès, et celui-ci s'était empressé d'indiquer l'endroit de la route où la carriole avait versé, et où les deux écuyers cavalcadeurs s'étaient abrités avec leurs campagnes de voyage.

Les voitures s'arrêtèrent, et le marchepied de la première ayant été abaissé, deux hommes en descendirent. L'un de ces hommes était M. le duc de Sauves ; l'autre, à la vue duquel un cri de surprise s'échappa à la fois de la poitrine de Maurice et de sa sœur, était le jeune vicomte Gaston de Montmagny.

Tous deux avaient pu, à la clarté projetée au loin par les falots, apercevoir ceux qu'il cherchaient dans cette attitude de tableaux vivants renouvelés de *Paul et Virginie*, et qui avait si fort égayé Maurice ; mais il est présumable que l'un d'eux au moins, en voyant abrités sous le même manteau sa femme et le lieutenant Robert, n'avait pu se défendre d'une impression assez pénible.

## VI

### LE FANTÔME

Le colonel de Montmagny appartenait à cette catégorie d'officiers plus nombreuse aujourd'hui qu'on ne pense, dont trois éléments bien distincts ont, en se combinant, formé le type caractéristique. Avec les idées et les façons de l'ancien régime, il affectait à la fois le despotisme du premier empire et la morgue bien connue de certains officiers d'Afrique sous le dernier règne. A ceux qui nous accusaient, en cherchant à le peindre, à le faire agir et parler comme on l'a vu, d'avoir substitué la fantaisie à l'observation et l'in vraisemblance à la réalité, nous pourrions répondre en citant quelques faits et quelques noms bien connus de toute l'armée ; mais comme ces noms-là même sont devenus illustres et figurent au livre d'or

de la France, l'auteur de ce récit croit devoir se borner, pour se justifier, à cette simple mention.

C'est là un petit préambule dont il demande pardon à ses lecteurs, mais qui n'est peut-être pas hors de propos au point où nous en sommes arrivés et en prévision des événements qui vont se passer.

Ces événements, tout le monde a compris qu'ils étaient suspendus à un fil et que ce fil n'était autre que le secret de la naissance de Robert. M. de Montmagny avait pensé, non sans quelque fondement, que ce fil si bien caché devait se trouver au moulin. A cet égard tout ce qu'il avait vu et entendu dans cette mémorable journée avait confirmé pour lui ce qui jusqu'alors n'existait dans son esprit qu'à l'état conjectural. Robert très-probablement devait le jour à la meunière, c'était le fruit de quelque mariage secret de bas-étage ; mais en même temps quel pouvait être ce secret gardé par l'idiot ?

Après y avoir mûrement réfléchi, le colonel, qui avait aussi mauvaise opinion du sexe féminin que bonne opinion de lui-même, s'arrêta à la pensée que ce secret ne pouvait être autre que celui des amours de la duchesse au temps passé, amours dont Lucienne se serait trouvée la confidente. Peu lui importait le passé ; mais il devenait de plus en plus manifeste pour lui que, dans le présent, toutes les chances étaient pour le lieutenant Robert, et comme lui-même il éprouvait pour madame de Sauves un de ces penchants irristibles qui, en exaltant l'imagination, excluent forcément toute espèce de logique et de raisonnement, son antipathie, sa haine même pour le jeune officier se trouvèrent attisées par la jalousie qui s'empara de lui.

" Sacrebleu ! s'écriait-il en se frappant le front et en s'agitant dans une bergère devant un grand feu qu'on avait allumé dans la cheminée de la chambre qu'il occupait au château de la Roche-d'Eon, voilà une journée que je ne voudrais pas recommencer pour mille louis, et il était grandement temps que monsieur mon neveu prit le parti de se montrer. C'est à lui, à présent, de dénouer bien vite une comédie dans laquelle il me semble que je joue le rôle ridicule avec une obstination dont je ne me serais certes pas cru capable. Suis-je bien encore le comte de Montmagny, le Don Juan des colonels de l'armée d'Afrique, l'Almaviva de tant de Rosines d'Algérie, sans compter celles de France, pour me laisser bernier par un Chérubin trouvé et déjà moustachu et monté en graine ? Eh quoi ! ce sentimental petit monsieur de rien du tout viendra tuer sous mon nez les sangliers que j'aurai manqués, courtiser à ma barbe les duchesses sur lesquelles j'ai jeté mon dévolu, et il faudra que je tolère ces indignités-là ! Non, de par tous les diables ! Cela ne saurait durer ainsi, et il faut que je me venge. Aussi bien m'est avis que je ne suis pas le seul des Montmagny menacé dans ses intérêts, dans sa dignité même, par ce jeune croquant. Mademoiselle Claire, ma très-chère future nièce, ma fait l'effet d'en tenir un peu pour ce petit sournois. C'est dans l'ordre, et les femmes sont et seront toujours toutes les mêmes. A force de voir la duchesse guigner le pommier, cela l'affriande elle-même, et elle s'approche petit à petit... Arrière, mademoiselle, vous n'y toucherez pas, aussi vrai que je m'appelle le comte de Montmagny !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

La quatrième partie a pour titre : *ÉPOUSE OU MÈRE.*

## LA CATHÉDRALE DE MONTRÉAL

Les travaux du portique de la cathédrale ont été repris.

On compte sur l'œuvre du centin mensuel pour pousser activement l'ouvrage.

Si tous les catholiques du diocèse donnaient la légère aumône qui leur est demandée, il serait possible non-seulement de terminer le portique, mais encore de mettre la cathédrale en état d'être prochainement ouverte au culte.

Que les catholiques capables de se priver du 25 cents songent à ce monument que la religion et l'honneur font un devoir au diocèse d'achever au plus tôt.

Les zélatrices remettront un certificat aux familles qui paient toute la contribution, afin qu'elles aient un souvenir de leur acte de charité et une attestation du paiement de leur quote-part pour les années 1889 et 1890.

La somme demandée à tous est de 25 centins payés immédiatement ou par versement mensuel d'un centin. Qui n'a pas les moyens de faire cette aumône ?

# LE TIRAGE DES PRIMES

DE LA

Bibliothèque a Cinq Cents

AURA LIEU

LUNDI, le 15 AVRIL 1889

A 8 HRS. P.M.

DANS LA

SALLE VILLE-MARIE

RUE NOTRE-DAME

LE PUBLIC EST INVITÉ A Y ASSISTER

1re Prime	- - - - -	\$100.00
2e	" - - - - -	50.00
3e	" - - - - -	20.00
4e	" - - - - -	12.50
5e	" - - - - -	\$10.00
6e	" - - - - -	5.00
7e	" - - - - -	2.50
100	" de \$1.00 - - - - -	100.00
Total		\$300.00

## OCCASION LES DERNIERS VOLUMES ! OCCASION

nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	- - -	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	- - -	15c.
LA HAINE 2e vol.	- - -	15c.
LES ORPHELINES	- - -	15c.
LE CHOLÉRA	- - -	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	- - -	5c.
TROIS ANS EN CANADA	- - -	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	- - -	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement. S'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & C<sup>IE</sup>**

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.